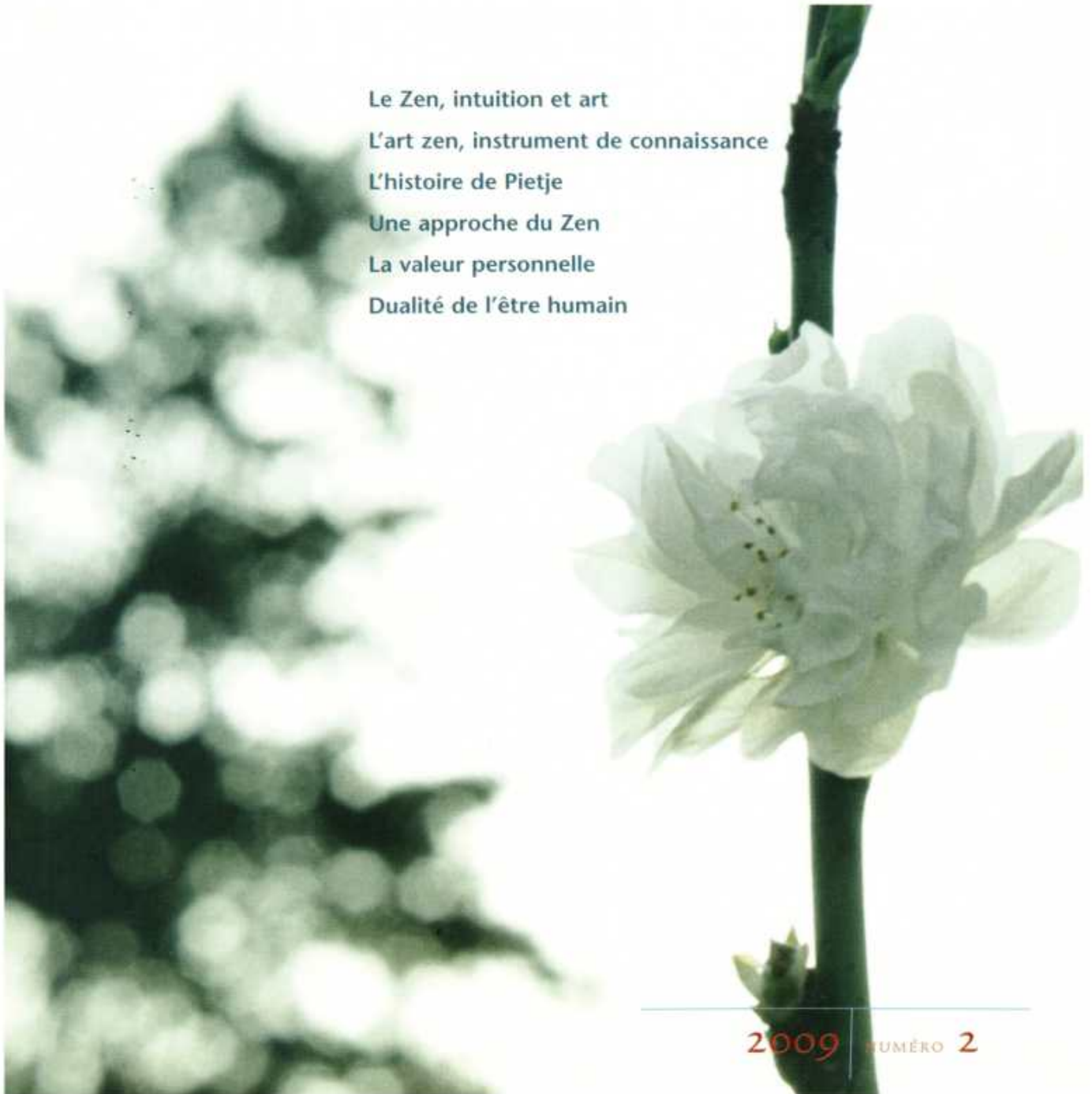




pentagramme

Lectorium Rosicrucianum

Le Zen, intuition et art
L'art zen, instrument de connaissance
L'histoire de Pietje
Une approche du Zen
La valeur personnelle
Dualité de l'être humain



2009 | NUMÉRO 2



La revue pentagramme paraît six fois par an en allemand, anglais, espagnol, français, hongrois, néerlandais et portugais. Elle ne paraît que quatre fois par an en bulgare, finnois, grec, italien, polonais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Rédacteur en chef

A.H. v. d. Brul

Responsable éditorial

P. Huijs

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: pentagramm.ln@planet.nl

Administration et abonnement

Editions du Septénaire
219 Maison Rouge
F-68650 Lapoutroie, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: secrlectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
http://canada.rose-croix-d-or.org

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting Rozekruis Pers
Bakenesgracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

© Stichting Rozekruis Pers
Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.

ISSN 1384-2072
CCP 18-406-9

Revue de L'École Internationale de la Rose-Croix d'Or Lectorium Rosicrucianum

Cette revue veut attirer l'attention des lecteurs sur la nouvelle période où est entrée l'humanité. Le pentagramme est à chaque époque le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau; en même temps c'est le symbole de l'univers et de son devenir éternel au cours duquel se manifeste le plan divin. Un symbole acquiert une valeur réelle quand il incite à l'accomplissement, et quiconque réalise le pentagramme dans son microcosme, son petit monde, se trouve sur le chemin de la transfiguration. La revue **pentagramme** invite donc le lecteur à entrer dans la nouvelle période en se livrant intérieurement à une véritable révolution spirituelle.

pentagramme

les Voies du Zen

Ce numéro du *Pentagramme* donne un aperçu du royaume très particulier du Zen, à l'aide d'images et de textes qui ne sauraient suivre la logique de la pensée rationnelle. L'Esprit originel ne fait aucune distinction entre les « dix mille choses » qui nous entourent, elles sont comme elles sont, et proviennent d'un noyau central commun. Si vous voulez saisir le mystère de leur essence commune, libérez-vous de toute confusion. Pour l'Esprit le mouvement est calme et le calme est mouvement. La différence entre eux disparaît donc. Si ces principes contraires disparaissent, l'unité n'existe même plus et cette vérité supérieure ne détermine ni loi ni représentation quelconque. Pouvons-nous parvenir à cet Esprit universel ? Il correspond exactement à la voie quand tout égoïsme a disparu. Alors, hésitations et doutes n'ont plus cours et nous vivons en toute confiance. D'un bond nous sommes libérés de notre emprisonnement : rien ne nous retient plus et nous ne nous agrippons plus à rien.

31ème année no 2 2009

Sommaire

dualité de l'être humain – d'après
l'enseignement d'Hermès

Jan van Rijckenborgh **2**

Zen et Za-Zen –

un aperçu et quelques principes **7**

l'histoire de Pietje

Guido van Meir **12**

l'art Zen, instrument de connaissance

Jesús Zatoñ **19**

qu'est-ce que le Zen ? **25**

l'art dans le Zen

Francisco Casanueva **28**

le Zen, intuition et l'art

Mar López **32**

la valeur personnelle **36**

Couverture:

Fleurs de cerisier dans le temple Kaneit de Tōkiō
Au Japon il y a une sentence d'un maître Zen
qui dit: « le sage entend ce qui n'a aucun son et
voit ce qui n'a aucune forme ». (Une photo de
Daniel et Olivier Folini)

dualité de l'être humain

D'APRÈS L'ENSEIGNEMENT D'HERMÈS

« **D**e toutes les créatures de la nature, l'homme seul est double », affirme Pymandre dans le *Corpus Hermeticum*. Le système humain comprend, d'une part, la semence de l'immortalité, l'étincelle d'Esprit appelée encore rose du cœur et, d'autre part, l'être humain mortel, la forme naturelle. Vous ne pouvez trouver aucune autre créature d'un semblable caractère double. C'est par la chute des fils de Dieu originels qu'est née cette situation singulière, que la semence de l'Esprit s'est différenciée dans des myriades d'entités mortelles ; et que ces myriades pourront ensemble faire croître le peuple des enfants de Dieu jusqu'à devenir une « multitude que personne ne peut compter ». Ainsi arrivera-t-il que tout ce qui, au commencement, fut péchés et dettes avec toutes leurs conséquences, arrivera finalement à se transformer en une magnificence plus grandiose que jamais auparavant, en une bénédiction que nul n'aurait soupçonnée.

Cependant, si cette magnificence veut apparaître, une intervention puissante est nécessaire, intervention que beaucoup d'événements doivent précéder ou accompagner. Mais que cette possibilité, que ce mystère extraordinaire, fasse, de la chute, du péché et de nos dettes, une bénédiction est la preuve que l'Esprit et l'Amour sont toujours vainqueurs.

Qui arrive à comprendre le fondement de son être naturel est mis à même de se libérer de sa dualité et de retourner à sa nature divine originelle. Comprenez bien que si vous êtes conscient de posséder une étincelle d'Esprit, conscient de votre dualité : que, d'un côté, vous êtes un être

naturel et, de l'autre, que vous possédez la rose du cœur, vous avez le pouvoir de redevenir l'homme primordial véritable.

Vous voyez la possibilité de la libération si vous êtes conscient de posséder une étincelle d'Esprit. A partir de ce moment, vous n'êtes plus, en tant qu'être naturel, personnellement coupable du péché, car, né de la nature, vous ne faites qu'un avec la dualité. La marche des choses dans le septième domaine cosmique, est inéluctable pour toute entité de la nature. Mais, comme possesseur de la rose, vous pouvez devenir conscient d'une indignité *existentielle*, du manque de sens de l'existence. C'est cela la conscience du péché telle que l'envisage depuis le commencement l'Enseignement universel : l'Homme véritable spirituel doit devenir conscient de son emprisonnement et par conséquent de son état d'être du moment.

La conscience du péché, selon le verset 39 de *Pymandre*, est la conscience de son immortalité, de son pouvoir sur toutes choses tout en subissant la condition des êtres mortels et en reconnaissant sa soumission au destin; autrement dit, être supérieur au monde de la dualité et cependant en être l'esclave. Savoir que « le Père est en moi, lui qui, sans jamais dormir, règne sur moi » et que pourtant, « je suis prisonnier du pouvoir de l'inconscient. » Telle est la conscience du péché. Il ressort des paroles d'Hermès que ses élèves comprennent la situation. Mais la plupart des hommes s'étonnent de ce mélange du naturel et du spirituel, et du drame qui en est clairement résulté : la chute et, en conséquence, le sentiment de culpabilité. Cependant l'Esprit veut vaincre et doit vaincre en

En une série d'articles sous ce nom, nous désirons laisser parler Hermès lui-même, comme J. van Rijckenborgh l'a fait pour ses élèves dans ses commentaires de *Corpus Hermeticum*. Hermès est l'homme né de la nature qui, sur le chemin de la libération de l'âme nouvelle, a fini par acquérir celle-ci et qui, en continuant de travailler, est en train de tisser le manteau d'or des Noces. Sur cette voie, à un moment crucial, se révèle la nouvelle conscience, ou conscience hermétique. Or dès que cette nouvelle conscience opère, surgit « Pymandre », l'omniprésente sagesse de Dieu : « la Parole du commencement ».



J. van Rijckenborgh



Hermès avec Dionysos enfant. Praxitèle, 360 av. J.-C.

s'étant divisé en millions de parcelles, lesquelles ont reçu le pouvoir de redevenir enfants de Dieu. « *Ce que je vais te dire,* » dit Pymandre au verset 41, « *est le mystère resté caché jusqu'à ce jour. La nature devenue une avec l'Homme produit une merveille étonnante [...]. La terre était la matrice, l'eau l'élément générateur, le feu porta à maturité le processus de formation ; la nature reçut, de l'éther, le souffle de vie, et*

elle engendra les corps selon la forme de l'Homme. » Lorsque Pymandre parle de l'homme, il envisage l'Homme originel, l'Homme divin. Pour le reste il parle simplement du corps, de la forme naturelle. Le corps est une image de l'homme apparent. Pymandre indique ensuite comment la forme naturelle fut engendrée par des radiations éthériques et astrales de la nature matérielle. Cette forme na-

Pymandre, versets 37-48

37 Et lui, apercevant dans l'eau de la nature le reflet de cette forme si semblable à lui, s'éprit d'amour pour elle et voulut habiter là. Ce qu'il voulut, il le fit à l'instant et vint habiter la forme privée de raison. La nature, recevant en elle son amant, l'étreignit tout entier et ils ne firent plus qu'un car le feu de leur désir était grand.

38 Voilà pourquoi, seul de toutes les créatures de la nature, l'homme est double, à savoir mortel selon le corps, et immortel selon l'homme fondamental.

39 En effet, bien qu'immortel et souverain de toutes choses, l'homme subit néanmoins la condition des mortels, car il est soumis au destin. Donc, tout en provenant d'un domaine supérieur à la force de cohésion des sphères, cette force le tient en esclavage; et tout en étant masculin-féminin parce qu'issu d'un Père masculin-féminin, et exempt de sommeil parce qu'issu d'un être exempt de sommeil, il est néanmoins vaincu par la convoitise des sens et le sommeil. »

40 Je lui dis: « O Esprit qui est en moi, je suis, moi aussi, épris de la Parole! »

41 Pymandre dit: « Ce que je vais te dire est le mystère resté caché jusqu'à ce jour. La nature, s'unissant à l'homme, procréa une merveille étonnante. L'homme avait en lui, je te l'ai dit, l'essence des sept Recteurs, composée de feu et de souffle; la nature, elle, mit au monde sans délai sept hommes correspondant à l'essence des sept Recteurs, à la fois masculins et féminins, à stature verticale. »

42 Alors je m'écriai: « O Pymandre, je brûle maintenant d'un désir extraordinaire de t'entendre. Continue, je t'en prie! »

43 « Fais donc silence, » dit Pymandre, « car je n'ai pas achevé mon premier discours! »

44 « Je me tais, » répondis-je.

turelle est le corps, c'est ce que l'on appelle l'être humain. Mais quelle erreur ! Elle s'explique du fait que la forme naturelle possède une vie propre, une conscience, bref, qu'elle est un être vivant. En réalité, il y a en vous deux vies : la vie originelle et la vie naturelle. Pymandre l'exprime ainsi :

« *L'Homme véritable est issu de la vie et de la lumière. Issu de la vie divine, l'Homme véritable devint un être-âme. Issu de la lumière universelle il devint un esprit, c'est-à-dire un être sensible dont l'âme est exceptionnellement reliée à l'Esprit.* » L'Homme véritable possède un cœur pur, il est le cœur, il habite le cœur de la forme naturelle comme un dieu.

L'Homme véritable, nous le découvrirons par la suite, est bisexuel, mais masculin ou féminin du point de vue de la forme. Car les formes naturelles furent séparées sexuellement. La forme naturelle est donc unisexuelle : soit mâle, soit femelle. Il y a des êtres-âmes masculins ou féminins, non séparés sexuellement. Mais la forme naturelle se montre toujours dans la séparation des sexes telle que nous la connaissons. Et ceci afin que le plan de sauvetage s'accomplisse par l'expérience continue et la naissance continue de la forme naturelle. Grâce à ce broiement incessant dans la nature de la mort, à cette vivification continue du microcosme, il existe toujours une possibilité concrète de participer à nouveau à la vie originelle. [...]

Bénie soit la loi valable pour tout vrai Rose-Croix qui dit que « celui-ci ne désirera pas vivre plus longtemps que Dieu ne le lui permettra, » car l'homme du monde de la dualité, poussé par son état naturel, court toujours le danger de

sombrer au-dessous du niveau normal de l'ordre de ce monde. La séparation sexuelle est là pour que naissent continuellement de nouveaux êtres naturels, et la vie veille à ce qu'ils meurent en leur temps. Ainsi le plan de sauvetage se réalise à travers la dure école des profondes expériences. Et c'est ainsi que l'on parcourt le chemin de la connaissance de soi. La séparation des sexes en est la condition. Car la roue de la naissance et de la mort continue ainsi de tourner sans interruption. Et, dit Pymandre, la marche à travers la vie est l'indispensable école de l'expérience.

Celui qui est poussé en avant dans cette école de vie et possède l'âme-esprit, autrement dit celui dont le sanctuaire du cœur peut vibrer en harmonie avec la rose et est ouvert à la lumière gnostique, connaîtra un jour sa vraie nature et en sentira profondément la dualité. Celui-là saura alors que l'amour de la forme naturelle et les désirs sont la cause de la mort avec toutes ses conséquences. C'est ainsi que s'introduisit le mélange et s'institua la génération des espèces par la séparation des sexes, dans le règne animal et le règne végétal. Celui qui arrive sur cette voie à la connaissance de soi est conduit sur le chemin des hommes-âmes ; mais celui qui reste prisonnier de la forme naturelle continue d'errer dans les ténèbres et ressent douloureusement ce qu'est la mort. [...]

Comme être né de la nature, vous ne pouvez renier la forme naturelle et la refuser qu'en vertu de votre aspiration consciente et de vos énergiques efforts pour redevenir un être-âme. Mais si vous ne cherchez pas le chemin d'en haut ou que vous

45 « Eh bien! La génération de ces sept premiers hommes eut lieu, je te le disais, de la manière suivante: la terre fut la matrice, l'eau, l'élément générateur, le feu porta à maturité le processus de formation, et de l'éther la nature reçut le souffle de vie et engendra les corps selon la forme de l'homme. 46 Et l'homme issu de la vie et de la lumière, devint âme et esprit ; la vie devint âme, la lumière devint Noûs. Et tous les êtres du monde sensible demeurèrent ainsi jusqu'à la fin du cycle et jusqu'au commencement des espèces.

47 Ecoute maintenant ce que tu désirais entendre. Ce cycle ayant pris fin, le lien qui unissait toutes choses fut rompu par la volonté de Dieu. Car tous les animaux qui étaient jusqu'alors à la fois masculins et féminins furent, comme l'homme, divisés selon ces deux genres, certains devenant mâles et d'autres femelles. Aussitôt Dieu exprima la Parole sainte : « Croissez en accroissement et multipliez en multitude, vous tous qui avez été créés et faits. Et que celui qui possède le Noûs sache qu'il est immortel et que la cause de la mort est l'amour du corps et de ce qui est terrestre. »

48 Dieu ayant ainsi parlé, la Providence unit les couples par le moyen du destin et de la force de cohésion des sphères, et établit la reproduction ; et tous les êtres se multiplièrent chacun selon son espèce ; et celui qui se reconnaît lui-même immortel est élu entre tous, tandis que celui qui aime le corps issu de l'erreur du désir, continue d'errer dans les ténèbres et doit souffrir l'expérience de la mort. »

Aimer sa propre forme naturelle, chercher à s'élever dans cette forme naturelle, en faire le centre d'intérêt de son être, telles sont les erreurs que signale Hermès

ne vouliez pas le suivre et que vos passions hormonales naturelles restent totalement identiques ; et si la forme naturelle stagne dans ce feu hormonal, il est logique que se produise un développement contre nature. [...]

Au sujet du verset 48 du livre de Pymandre, il est encore un aspect à signaler car ce verset est souvent mal compris : « *Celui qui a aimé le corps issu de l'erreur du désir, continue d'errer dans les ténèbres.* » On a souvent compris cela comme un avertissement de la philosophie hermétique contre le mariage terrestre et ce qui y est relié. Il ressort au contraire de la Gnose originelle que la séparation des sexes et ses conséquences est une nécessité pour tenir en mouvement la roue de la naissance et de la mort. Par ces mots : « aimer le corps issu de l'erreur du désir », il est envisagé l'amour pour la nature du monde de la dualité, amour qui a eu pour conséquence l'apparition de la forme naturelle mortelle.

Et que vous conceviez cela, marié ou non, seul ou deux, dégoûté de la nature ou non, cela ne fait aucune différence. Qui veut échapper à la forme naturelle conformément au plan divin de la rédemption, doit renoncer intérieurement au monde de la dualité et à tout ce qui lui est inhérent pour parcourir la voie de l'âme, le chemin de retour vers le Haut.

Si l'on empêchait un jour l'humanité de suivre le cours de sa nature, et si, comme on essaie de le faire, on réussissait à prolonger la vie, ce serait la fin irrévocable ; car l'humanité de cet ordre de secours sombrerait rapidement au-dessous⁶ du niveau des lois de la nature.

Chérir la forme naturelle, se confondre avec elle, et en faire fondamentalement l'homme véritable telle est la faute qu'incrimine Hermès au verset 48.

Si vous comprenez tout cela et vous demandez comment parvenir à la purification qui conditionne la montée vers la libération, sachez que la pureté à laquelle beaucoup aspirent si ardemment ne se trouve que dans la septuple purification du sanctuaire du cœur. Le cœur, dans un certain sens, est la demeure de la rose. Il est le miroir de la Lumière universelle. Le cœur est Dieu.

Pymandre parle au candidat dans le cœur. C'est pourquoi tout élève sérieux de la Gnose tend vers la septuple et véritable purification de son cœur. Lorsqu'un être humain se purifie ainsi, la Lumière fait en lui sa demeure. La vie des sentiments change alors totalement ainsi que les pensées ; et les activités se mettent en conformité avec cette purification. Cet être devient pur en tout. Ses fonctions hormonales ayant changé, il entre dans « la sphère du Bien » dit Pymandre ; et, là, s'accomplit la véritable croissance de l'âme ☸

Source :

d'après J. van Rijckenborgh, *La Gnose Originelle Egyptienne*, tome 1, chap.8, Ed. du Septénaire, rue Tourtel Frères, 54116 Tantonville, France.

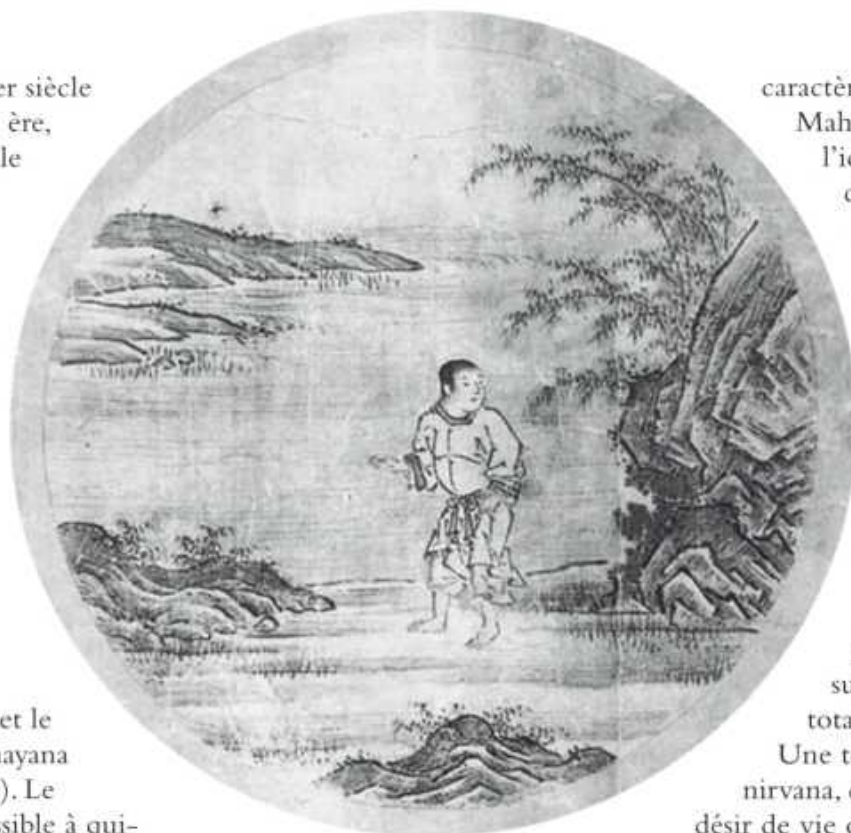
Zen et Za-Zen – un aperçu et quelques principes

« Toutes les choses se dirigent vers l'unique retour, mais où mène l'unique retour ? »

« Si dans un bois où il n'y a personne un arbre tombe, fait-il du bruit ? »

Au premier siècle de notre ère, au concile de Jalandhara, l'on tenta de rétablir l'unité de l'enseignement bouddhiste. Ce fut un échec. Et depuis ce temps-là, deux importants courants spirituels dominent : le bouddhisme Mahayana (le grand véhicule), et le bouddhisme Hinayana (le petit véhicule). Le premier est accessible à quiconque, le deuxième n'est ouvert qu'aux moines.

RÉFORMES Au deuxième siècle, le Mahayana se ramifia. Ce bouddhisme se réduisait à des rituels et des concepts définitifs. En réaction se forma un mouvement intitulé Sunyavada d'après le fondement même de sa doctrine : l'unique Vérité à la portée de l'être humain est la notion de « vide » (sunya). Il constitua une importante source d'inspiration du bouddhisme Zen. Ce fut le philosophe hindou Nagarjuna qui, brisant le



caractère dogmatique du Mahayana, fit croître l'idée du « vide » de l'existence personnelle. La Vérité absolue, déclare-t-il, est de saisir que la vérité que nous percevons n'est qu'un voile cachant, en fait, que tout est « vide », dépourvu d'existence ou de substance, et donc totalement illusoire.

Une telle idée mène au nirvana, car elle étouffe le désir de vie ou de non-vie.

« Tout est possible à celui pour qui le vide est possible ; mais rien à qui cela est impossible. » conclut Nagarjuna.

LE ZEN Au cinquième siècle le moine Bodhidarma propagea cet enseignement en Chine, où se découvrit sa grande affinité avec le pur enseignement du Tao, et ces courants se propagèrent largement. Sous la notion de « Dhyana » (mot sanscrit pour « attention ») cet enseignement, en Chine, s'altéra sous le nom de « Ch'an » et plus tard au Japon, sous le nom de Zen.



LE ZA-ZEN Dans le Zen, l'élève pratique le za-Zen : il médite pour vaincre l'influence contraignante des sens et des pensées. Le but de ses méditations est d'atteindre le calme et le silence intérieurs, un état où les motivations qui renforcent l'ego, l'identification à l'ego et donc la conscience de la dualité, sont paralysées. Tout cela est éliminé et l'élève parvient à l'état de conscience qui se nomme *satori* dans le Zen traditionnel et, dans le bouddhisme, *samadhi*. Etre « illuminé » c'est beau mais cet état ne peut jamais être un but en soi ; impossible d'y arriver par contrainte, ce ne serait alors qu'une activité de l'ego.

LE « KOAN » Le Zen connaît le paradoxe d'agir pour ne rien atteindre, tel est le « koan », le paradoxe du but à ne pas rechercher. Le maître dialogue avec l'élève en vue de son instruction. De façon systématique, il utilise la méthode du « koan » pour mener l'élève jusqu'à la limite extrême de ses pensées afin de le préparer à l'intuition. Ouvertement ou secrètement, il poursuit un but, or celui-ci est impossible à atteindre (*satori*). On ne peut s'approprier l'essence du Zen. Il en résulte que les techniques de méditation, en fait, ne sont pas nécessaires. L'humour et l'ironie envers le « moi » sont des moyens de relativiser ce que l'on a l'illusion d'avoir atteint intérieurement. « Le recto est comme le verso ! » Les deux importants « koan » sont le « Mumonkan » (La Porte sans Porte) et le « Hekiganroku » : les histoires des Roches bleues contées par les instructeurs Zen des premiers siècles du « Ch'an », agrémentées de commentaires et de poèmes plus tardifs.

L'ILLUMINATION « Un jour, Huai-jiang aperçut son élève Matsoe perdu dans ses méditations. Il le questionna sur le but de cette pratique. Matsoe répondit immédiatement : « Je veux devenir un bouddha. » Huai-jiang ne dit rien mais s'empara tranquillement d'une tuile et commença à la polir contre une roche. Matsoe, curieux, lui demanda : « Pourquoi frottes-tu cette tuile contre cette roche ? » Huai-jiang répondit : « je veux la polir pour en faire un miroir. » Matsoe s'exclama « Comment veux-tu faire un miroir en ponçant une tuile contre une pierre ? » Sur ce, Huai-jiang déclara : « Comment veux-tu trouver l'illumination en restant assis à méditer ? »

Comme le Zen se déployait en Chine, quelques mouvements opposés surgirent qui aboutirent au Ch'an du nord et Ch'an du sud. Le courant du nord fut représenté par les maîtres Shen-siu et P'oe-chi, qui pratiquaient le dhyana classique : l'acquisition progressive de la compréhension. L'école du sud (Hui-neng et Shen-hui) partait de l'idée d'illumination spontanée : « La méditation ne fait de personne un bouddha, il faut en avoir l'essence. La reconnaissance d'être délivré au plus profond de soi peut faire en sorte que, directement, en un instant, la pensée horizontale renonce à son emprise sur la conscience. La tâche de l'instructeur est de déraciner les pensées qui subjuguent l'élève. »

LE ZEN AU JAPON Dans la longue histoire du Zen au Japon, le maître le plus important du « koan » est le légendaire Hakuin (1686-1769). Il fit revivre la tradition du « koan » qui menaçait de



Sur l'image 9 on ne trouve plus rien de terrestre (l'animal a disparu) ; l'esprit et la forme , en une nouvelle unité, se dissolvent dans la vie originelle. Avant le douzième siècle c'était la dernière image de la série. Ce témoignage en image est ici du maître Zen Shoeboen (quinzième siècle). Un autre maître, Kakoean Sjen, y ajouta l'idée qu'« une illumination incite au service de l'humanité et fait retourner dans le monde quotidien ordinaire ». Il s'agit de la dernière grande illustration de la page 11. « Les mains ouvertes vers le marché. » Sur la place du marché se joue la vie sociale. C'est là que le sage rencontre ses frères humains, le cœur ouvert (la poitrine dénudée), déchaussé (prêt à se rendre là où c'est nécessaire), un homme parmi les hommes. Un rire heureux conforte les personnes qui l'entourent, toutes s'épanouissent et se réjouissent de sa présence.

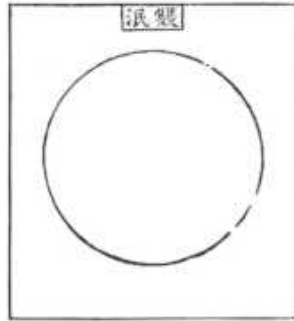
s'éteindre dans la civilisation décadente. « Quel bruit fait le claquement des mains ? » est l'une de ses questions. Il formula les trois fondements du Zen ainsi : une profonde confiance, un grand scepticisme, un engagement sans limite. Pour lui, il ne faut pas séparer la méditation des activités quotidiennes : « Si quelqu'un, par malchance, laisse tomber deux ou trois pièces d'or dans une rue pleine de monde, oublie-t-il l'argent parce que tous les yeux se tournent vers lui ? Quelqu'un qui se tourne vers la méditation au milieu de l'agitation et des soucis quotidiens est comme celui qui laisse tomber des pièces d'or et s'occupe à les retrouver. » A la question : « Qu'est-ce que la véritable méditation ? » il répond : « C'est tout : avaler, tousser, agiter les bras, bouger, rester tranquille, agir, faire le bien et le mal, réussir et faire scandale, gagner et perdre, être juste et injuste, et faire du tout un seul koan. » (1)

« La grande voie n'est pas difficile pour qui n'a pas de préférences.
Quand, ensemble, amour et haine sont présents, tout s'éclaire et se dévoile.
Si cependant tu fais la plus infime distinction, le ciel et la terre s'écartent infiniment l'un de l'autre. Si tu veux voir la Vérité, ne sois en rien

« pour ou contre ». Faire la comparaison entre ce qui te plaît et ce qui te déplaît n'est qu'une maladie de l'esprit. Tant que tu ne comprends pas la profonde signification des choses, forcément, ton esprit et ton cœur s'irritent inutilement. La voie est parfaite si rien ne rompt ou ne surcharge l'espace intérieur infini. En réalité, parce que nous sommes toujours en train d'accepter ceci et de rejeter cela, nous ne voyons pas la véritable nature des choses. Nous ne vivons pas selon l'unique voie et cela par manque d'activité comme de passivité, par manque d'orientation extérieure comme de détachement.

Si tu ignores la réalité des choses, tu échappes à ta réalité. Si tu insistes sur la superficialité des choses, tu échappes à ta véritable existence. Plus tu parles de la Vérité et plus tu y penses, plus tu t'en écarter. Cesse de parler et de penser, et rien ne te sera incompréhensible. Se retourner vers les fondements signifie découvrir le sens profond, mais aspirer à l'apparence superficielle interdit de voir la source.

Ne cherche pas la Vérité, et ne t'en tiens qu'aux opinions certaines. Si aucune pensée critique ne survient, l'ancien esprit continue à exister. Si tu ne fais aucune distinction entre le grossier et le raffiné, tu ne deviens ni rigide ni plein de préjugés.



Sur l'image 9 on ne trouve plus rien de terrestre (l'animal a disparu) ; l'esprit et la forme, en une nouvelle unité, se dissolvent dans la vie originelle. Avant le douzième siècle c'était la dernière image de la série.

Ce témoignage en image est ici du maître Zen Shoeben (quinzième siècle). Un autre maître, Kakoean Sjen, y ajouta l'idée qu'« une illumination incite au service de l'humanité et fait retourner dans le monde quotidien ordinaire ». Il s'agit de la dernière grande illustration de la page 11. « Les mains ouvertes vers le marché. » Sur la place du marché se joue la vie sociale. C'est là que le sage rencontre ses frères humains, le cœur ouvert (la poitrine dénudée), déchaussé (prêt à se rendre là où c'est nécessaire), un homme parmi les hommes. Un rire heureux conforte les personnes qui l'entourent, toutes s'épanouissent et se réjouissent de sa présence.

Vivre suivant la grande voie n'est pas difficile. Mais ne regarde pas trop loin, sinon tu seras pris d'angoisse et d'incertitude : plus tu te hâteras, plus lentement tu avanceras. L'attachement ne se limite pas à un seul domaine ; et même si tu t'attaches à l'idée d'illumination, tu te retrouveras sur la mauvaise voie. Adapte-toi à la nature des choses et tu pourras agir en toute liberté et tranquillité. Si tes pensées ne sont pas libres, la Vérité reste cachée, tout est infecté et perturbé.

L'habitude accablante de tout critiquer engendre irritation et épuisement.

Quel intérêt y a-t-il à faire des difficultés et à s'en tenir à des préjugés ?

Si tu veux parcourir l'unique voie, ne rejette même pas le monde des sens et des idées.

Oui, cette totale acceptation de toutes choses est semblable à la vraie illumination.

Le sage ne poursuit rien, mais le fou se met lui-même dans les chaînes.

Il n'y a qu'un seul dharma, non plusieurs ; les sots désirs sont cause de discrimination.

Chercher l'Esprit en étant plein de préjugés est la plus grande des fautes. Tranquillité et perturbation proviennent de l'illusion ; l'illumination ne connaît ni préférences ni aversion.

Toutes les choses prétendues contraires proviennent de fausses conclusions.

Celles-ci sont comme des fleurs imaginaires flot-

tant dans l'air : c'est folie de vouloir les attraper. Gagner et perdre, le bien et le mal : rejetez définitivement ces conceptions.

Si l'œil jamais ne se ferme, tous les rêves disparaissent.

Si l'esprit ne fait aucune discrimination, les dix mille choses sont pour toi comme elles sont : elles proviennent toutes du même fondement.

Si tu comprends dans son essence le mystère de cette communauté, tu te libères de toute confusion.

Si tu étudies le mouvement dans le calme, et le calme dans le mouvement, le calme et le mouvement disparaissent ; et lorsque ces extrêmes disparaissent, il n'existe même plus d'unité.

Et aucune loi ni description n'existent pour l'application de cette suprême Vérité. Au regard de l'esprit omniprésent en accord avec la voie, tout effort égoïcentrique disparaît. Hésitations et doutes disparaissent laissant la place à une vie pleine de confiance. D'un seul bond nous sommes libérés de notre emprisonnement ; rien ne nous retient plus et nous ne nous cramponnons plus à rien.

Tout est vide, clair, évident, si nous ne laissons plus notre intellect s'emparer de tout ; autrement, nos pensées et nos sentiments, notre savoir et notre imagination intuitive ne nous parlent plus. Dans ce monde de l'« être pur et simple » il n'y

a plus ni « moi »
ni rien d'autre
que le « soi ».
Pour t'accor-
der directe-
ment à cette
réalité si tu
sens venir
le doute, dis
simplement :
« Il n'existe pas
deux choses, »
c'est-à-dire, ne
fais ni distinction
ni exclusion.
Peu importe lieu et
temps, l'illumination si-
gnifie que tu pénètres la Vé-
rité. Et celle-ci ne peut devenir ni
plus grande ni plus petite dans le temps ou
l'espace ; dans la Vérité, une seule pensée dure des
milliers d'années.

Vide ici, vide là, et pourtant l'univers infini est
toujours visible autour de toi.
L'infiniment grand et l'infiniment petit ne font
aucune différence, les définitions ont disparu et
nulle part il n'y a de limite.
De même entre être et non-être.
Ne gaspille pas ton temps à douter et à raisonner,



cela n'a rien à
voir ici.

D'une seule
chose ou de
toutes choses,
ne te tiens
pas séparé,
vie en plein
milieu, sans
discrimina-
tion. Si tu as
conscience de
tout cela, ne te
fais aucun souci
des imperfections.

Vivre selon cette
croyance est la voie
menant à l'unité, car ne
pas faire de distinction revient

à vivre en unité avec l'Esprit qui se
livre à nous.

DES MOTS ! Or la voie ne peut s'exprimer par la
parole, elle ne connaît ni hier, ni présent,
ni demain. »² ✪

1. *Hsin hsin ming, Sosan Zenji*
(?-606), Chine,
troisième patriache Zen

2. Traduction en néerlandais de
Lucy Koorman d'après Dennis
Genpo Merzel

l'histoire de Pietje

Pas de Pietje en vue. J'envisageai déjà d'oublier l'article sur les champignons et de faire demi-tour lorsque j'entendis un léger bruit venant de sa roulotte. Comme j'ouvrais la porte, le mauvais pressentiment que j'avais s'avéra juste.

Pietje était au lit et avait l'air si mal en point que c'est à peine si je le reconnus.

Ses joues étaient creuses et ses yeux, d'habitude si vifs et pénétrants, brillaient de fièvre. Il me sourit imperceptiblement et écarta d'un faible geste de

la main mon mouvement de panique. « Le pire est déjà passé » murmura t-il, « mon heure n'a pas encore sonnée. »

Quand je lui demandai ce qui s'était passé, il fit une timide grimace et montra ses yeux du



doigt. « Pietje vieillit » soupira t-il, « je ne dois plus cueillir de champignons sans lunettes ». Un silence pénible s'ensuivit. « Imagine un peu si j'étais mort. Comment, au ciel, aurais-je expliqué à Stakke Wanne que j'avais confondu une ama-



Le tir à l'arc dans le Zen ou l'art de l'attente véritable

Au siècle dernier, dans les années soixante, le bouddhisme Zen connut un grand essor dans notre civilisation occidentale, car il mettait l'accent sur l'importance d'un esprit ouvert, l'esprit du commencement, et les nombreux jeunes qui rejetaient une société devenue sans issue y adhéraient. « Notre esprit est embrouillé, dominé par des jugements de valeur positifs aussi bien que négatifs, et cela nous empêche de voir le monde dans sa réalité. Le Zen nous offre une méthode pour, de nouveau, voir la réalité, pour se détacher de ce qui est terrestre, du soi, du moi, et se relier ainsi étroitement à Tao, la « doctrine du bois brut » ou l'enseignement « de ce qui est indicible ... » disaient-ils.

Des livres comme *Le Zen et l'art d'entretenir une moto. Une recherche des valeurs* (1) étaient très en vogue à cette époque, et dans un tel livre, selon certains, « tout était dit ». Cette œuvre ne parle d'ailleurs ni de l'entretien des motos ni du bouddhisme Zen mais traite de la valeur de l'un et l'autre. Un autre livre très en vogue était celui d'Eugen Herrigel qui, de 1924 à 1929, enseigna la philosophie à l'université impériale de Sendia au Japon : *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc* (2) est un récit sur l'expérience du tir à l'arc. Ici l'élève découvre qu'il s'agit de choses bien différentes de celles qu'il imaginait au départ. Ni le tir proprement dit, ni l'atteinte du but ne sont importants en soi. L'accent est plutôt mis sur la démarche, aussi bien intérieure qu'extérieure, sur la respiration et sur l'attention décontractée. De cette manière, l'élève s'aperçoit qu'à travers le rituel extérieur du tir à l'arc, il est initié à la mystique spirituelle du bouddhisme Zen. Herrigel a longtemps été considéré comme le premier européen à avoir appris cet art si particulier. Jusqu'à ce que Guido van Meir, rédacteur de *l'Humo* (3), découvre qu'un de ses anciens amis, Pietje, est chez le maître Kenzo Awa à la même époque.

Ce sont ici des choses qui sont arrivées, que j'ai vues de mes yeux et dont je doute encore aujourd'hui

nite panthère avec une oronge vraie. De honte, je n'aurais pas osé me montrer là-haut. »

« Mais une amanite panthère est mortelle ! Est-ce que je ne dois pas aller chercher un médecin ? » Il fit non de la tête. « Ce n'était qu'un tout petit bout et j'ai fait ce qu'il fallait. Laisse-moi juste me reposer un peu et surtout ne mange pas de l'omelette aux champignons qui est sur la table. » Je compris alors que mon article allait tomber à l'eau car Pietje ne me semblait pas du tout d'humeur à s'attarder sur les champignons ; il était clair qu'il en avait soupé.

Je commençai par débarrasser la table et mettre quelques bûches dans le poêle.

Alors que je terminais la vaisselle, Pietje se réveilla et me fit signe de m'asseoir à son chevet. Il se sentait trop agité pour se rendormir et me demanda, pour le distraire, de lui faire la lecture. A ma grande surprise, il sortit de dessous son oreiller un énorme pavé, la première partie des *Ceuvres complètes* de Mao Tsé Toung, ce qui ne me semblait pas une lecture idéale pour quelqu'un qui venait de mener une lutte à mort avec une amanite panthère.

Mais, soit, je commençai à lire à partir du milieu du chapitre intitulé « *L'enquête sur le mouvement paysan à Hunan* ». Ayant lu quelques pages monotones, tout semblait indiquer que Pietje s'était profondément endormi quand tout à coup il s'exclama si brusquement que je faillis tomber de mon tabouret : « Stop ! Répète ce que tu viens de lire ! » Je réprimai un mouvement de colère et répétai patiemment : « Ce sont les paysans eux-mêmes qui ont érigé ces idoles; et le temps vien-

dra où ils les démoliront de leurs propres mains ; il n'est pas nécessaire que d'autres le fassent à leur place. La stratégie de propagande que les communistes doivent suivre est celle-ci : tendre l'arc et ne pas tirer, seulement indiquer le mouvement. »

Pour une obscure raison, l'image de l'arc sembla émouvoir Pietje. « C'est bien cela, chuchota-t-il. Comprends-tu ce que Mao veut dire ? »

Je trouvai plutôt étrange d'entamer une discussion sur Mao avec un vieil homme fiévreux.

« Il veut dire exactement ce qui est écrit » lui répondis-je.

« Pose ce livre et donne moi un peu d'eau, me dit Pietje, je vais te raconter quelque chose. »

LETIR D'AWA « Vois-tu cet arc là-bas, contre le mur ? » Le magnifique arc en bambou de deux mètres de long, m'intriguait depuis longtemps déjà. Pietje faisait grand mystère de cet arc et m'avait formellement défendu d'y toucher ni même de le montrer du doigt. Un jour il l'avait tendu puis relâché, sans tirer de flèche. La corde avait fait un claquement court et sec, suivi d'un profond bourdonnement qui, selon Pietje, chassait les mauvais esprits.

« Cet arc que tu vois, je l'ai reçu de maître Kenzo Awa, quand j'ai quitté le Japon en 1929 après avoir été son élève pendant cinq ans. Cela s'est fait par pur hasard. Un soir, je l'ai sauvé des mains de bandits, aux alentours de l'université de Tokohu. Je manquai mon bateau car j'avais reçu de vilains coups de couteaux. Pour me remercier, il m'initia dans l'art du tir à l'arc Zen. Je fus le

premier européen à l'être, moi et un professeur allemand (4). Maître Awa avait deux belles filles ... » Pietje, plongé dans ses souvenirs, resta silencieux jusqu'à ce que, ne pouvant contenir davantage mon impatience, je me mis à toussoter avec insistance. Il reprit conscience de ma présence. Il voyait bien que je brûlais de curiosité, mais il trouva que ce n'était pas utile de continuer puisque je n'allais pas le croire...

« Des choses se sont passées là-bas que j'ai vues de mes propres yeux et dont je doute encore aujourd'hui. Un soir, nous étions assis sur des coussins l'un en face de l'autre. Le maître avait fait du thé et nous écoutions le chant de l'eau frémissante sur les braises. Tout à coup, il m'invita à le suivre au stand de tir ; il y faisait déjà noir comme dans un four. Il n'alluma pas la lumière mais me fit seulement allumer, devant la cible, une bougie plantée dans le sable longue et fine comme une aiguille à tricoter. Cela faisait un point lumineux minuscule, à peine visible de là où il se tenait, à 60 mètres de la cible, à peu près comme d'ici à la voie ferrée ! Puis le maître exécuta la danse rituelle et tira la première flèche. Au son de l'impact sur la cible, je sus qu'elle l'avait touchée. Il en fut de même pour la deuxième flèche. Lorsque j'éclairai la cible, je vis que la première flèche avait mis en plein dans le mille, ce qui était déjà incroyable en soi. Mais le plus étonnant fut la deuxième flèche ! Elle avait fait éclater la hampe de la première et s'était figée dans la cible, juste à côté d'elle ! »

A ma grande stupeur, Pietje, tel un éclair de flanelle blanche, sauta hors de son lit et prit l'arc

suspendu au mur. Avant d'être remis de ma frayeur, d'un seul mouvement fluide, il avait mis une flèche et bandé l'arc. Il resta ainsi sans bouger et m'invita à venir toucher les muscles de ses bras et de ses épaules. Ils étaient détendus et souples comme s'il tendait cet arc pesant sans utiliser aucune force !

« Je ne me sers que des muscles de mes deux mains... » expliqua-t-il, « les autres muscles restent décontractés. Au début je n'y arrivais pas du tout. Sitôt que je tenais l'arc dans mes mains, elles se mettaient à trembler et je perdais mon souffle. Il a fallu des semaines avant que le maître Awa veuille finalement bien me dire ce qui clochait. « Mon petit, me dit-il, vous ne pourrez jamais rien apprendre tant que vous ne respirerez pas comme il faut. »

C'est à ce moment là seulement que je m'aperçus que la respiration de Pietje avait changé depuis qu'il tenait l'arc bandé. Il inspirait l'air rapidement et le retenait un bon moment avant d'expirer, lentement et progressivement.

« Pietje, retourne au lit maintenant, » insistai-je, « tu es malade. » Mais rien ne pouvait plus l'arrêter.

L'ATTENTE VÉRITABLE « J'ai mis plus d'un an à tendre l'arc correctement mais les vrais ennuis commencèrent avec le tir. Jusque là, le tir n'avait pas d'importance ; je me contentais de lâcher quand je n'arrivais plus à maintenir l'arc tendu. Je ne prenais pas garde non plus à l'endroit où atterrissait la flèche, il suffisait de la mettre dans la botte de foin située à moins de



deux mètres. Chaque tir était gâché d'avance par le choc que je recevais à chaque fois dans tout le corps. Regarde ma main. » Avec son pouce, il tirait la corde sous la flèche, ses doigts courbés se refermant par dessus pour la tenir fermement. « Pour tirer, il faut ouvrir les doigts afin que la force de la corde enlève le pouce. Le bras rebondit alors vers le haut et la main droite se détend en un mouvement souple, sans la moindre secousse. » Des mois durant je m'entraînais sans discontinuer, mais c'était peine perdue. Pendant deux ans, maître Awa m'a laissé patauger jusqu'à ce que j'en aie vraiment assez. Puis un jour où nous buvions le thé, je lui demandai des explications. « C'est normal que vous n'y arriviez pas, me dit-il, vous ne devez pas ouvrir cette main *volontairement*. Un tir ne peut se faire en un mouvement souple et correct que si le tireur lui-même est surpris : comme si la corde coupait soudainement le pouce en deux, tel un cochonnet en pâte d'amande. La

Pour tirer tu dois ouvrir les doigts de sorte que la force de tension traverse le pouce. Souplement, la main se dégage de son emprise et le bras saute en l'air sans que se produise le moindre choc

main doit éclater comme un fruit mur. Vous n'y arrivez pas parce que vous ne vous détachez pas de vous-même ; vous devez apprendre ce qu'est *l'attente véritable*. Apprendre, par la concentration et la respiration, à devenir « sans moi ». Tout doit s'estomper jusqu'à ne plus être qu'un vague murmure, comme celui de la mer. Observez une feuille de bambou : elle s'incline de plus en plus sous le poids de la neige ; puis tout à coup, la neige glisse sans que la feuille ait bougé. Soyez comme cette feuille, plongée dans la tension la plus extrême jusqu'à ce que le tir se fasse tout seul, jusqu'à ce que « Cela » tire. »

J'étais si absorbé par ses paroles que lorsque Pietje tira je fus surpris comme par un coup de tonnerre. Gracieusement, sa main se redressa et d'un coup sec, la flèche transperça la porte de la roulotte. Dans sa main, l'arc bourdonnait du son sourd qui était sensé chasser les mauvais esprits « Excuse-moi, dit-il, je ne l'ai pas fait exprès. » Il prit une autre flèche et avec le même mouvement fluide, il tendit l'arc. « Je ne progressais pas. Je m'entraînais et attendais jusqu'à ce que les crampes recroquevillent mes doigts, mais « Cela » ne tirait pas ; alors, je décidai d'aider un peu « Cela ». J'avais découvert que si j'étais très lentement mes doigts, le moment venait où mon pouce ne pouvait plus retenir la corde et le tir se faisait tout seul, comme tombé du ciel. Je pensais avoir découvert le secret que l'oriental m'avait délibérément caché. Au cours de la leçon suivante, je réussis un si beau tir que maître Awa me regarda avec stupéfaction et me demanda si je voulais bien le recommencer. Le tir suivant fut

également magnifique ! Alors, sans dire un mot, le maître vint vers moi, me retira l'arc des mains et alla s'asseoir sur son coussin, le dos tourné. Les joues rouges de honte, je battis en retraite. Il ne voulait plus m'enseigner. C'était fini. J'avais essayé de le tromper. Ce n'est qu'après avoir longtemps insisté que sa fille Yoko, qui avait intercédé en ma faveur, le fit céder... Oui, la petite Yoko avait le béguin pour moi... »

Cette fois-ci, il eut aussi peur que moi lorsque, brusquement, la flèche partit et traversa la porte fermée. Je commençai à trouver le vieil homme vraiment dangereux avec son arc ; aussi ce fut un grand soulagement lorsqu'il décida prudemment de l'accrocher à son clou. La performance l'avait fatigué. Il retourna au lit et s'essuya le front avec son mouchoir.

« CELA » A TIRÉ ! « J'eus le droit de revenir aux cours à condition de promettre formellement de ne plus pécher contre *la grande doctrine*. Des semaines passèrent sans que je progresse d'un pas. Finalement, cela m'était devenu égal. J'étais au Japon depuis plus de quatre ans et je sentais que le temps était venu pour moi d'être embauché comme aide cuisinier. Je continuais à aller aux entraînements, mais davantage pour le maître et pour Yoko que par véritable intérêt. Et puis un jour, de façon inattendue, après que j'eus tiré une flèche, le maître Awa s'inclina profondément et arrêta la leçon. « *Cela* » vient de tirer ! » s'exclama-t-il.

« Âne que j'étais, je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il voulait dire, mais ensuite je me mis à sauter et crier de joie . « Holà Pietje », dit sévèrement le maître, « ce que je viens de dire n'est pas un compliment pour vous, ce n'est qu'une simple constatation qui doit vous laisser impassible. Continuez à vous entraîner comme si de rien n'était ! » Ce fut seulement longtemps après qu'à l'improviste je fis à nouveau un bon tir, puis de temps à autre jusqu'à ce qu'enfin je puisse m'en-

traîner au stand de tirs de 60 mètres de long. »

Je continuai d'être absorbé par ce que Pietje disait ; j'étais curieux de savoir comment sa formation s'était terminée, s'il avait fini par maîtriser cet art ou s'il avait échoué. Mais il resta muet, les yeux fermés, comme s'il devait surmonter un moment de faiblesse.

« Où en étions-nous ? » demanda t-il enfin.

« Tu pouvais commencer à t'entraîner au stand de tirs. »

« Je veux dire dans le livre de Mao, dit-il avec impatience, où en étais-tu ? »

« J'en étais à l'adage : *Tendre l'arc sans tirer, seulement indiquer le mouvement* »

« Exactement. Comprends-tu maintenant ce que Mao voulait dire ? Bien, alors continue à lire. »

Après quelques pages à peine, il s'endormit profondément, à tel point que ses ronflements couvraient le son de ma voix. Je fermai doucement le livre, éteignis la lampe à pétrole et marchai vers ma voiture, que j'avais garée plus loin afin d'éviter les remarques acerbes de Pietje sur la pollution de l'air et le goût de la facilité.

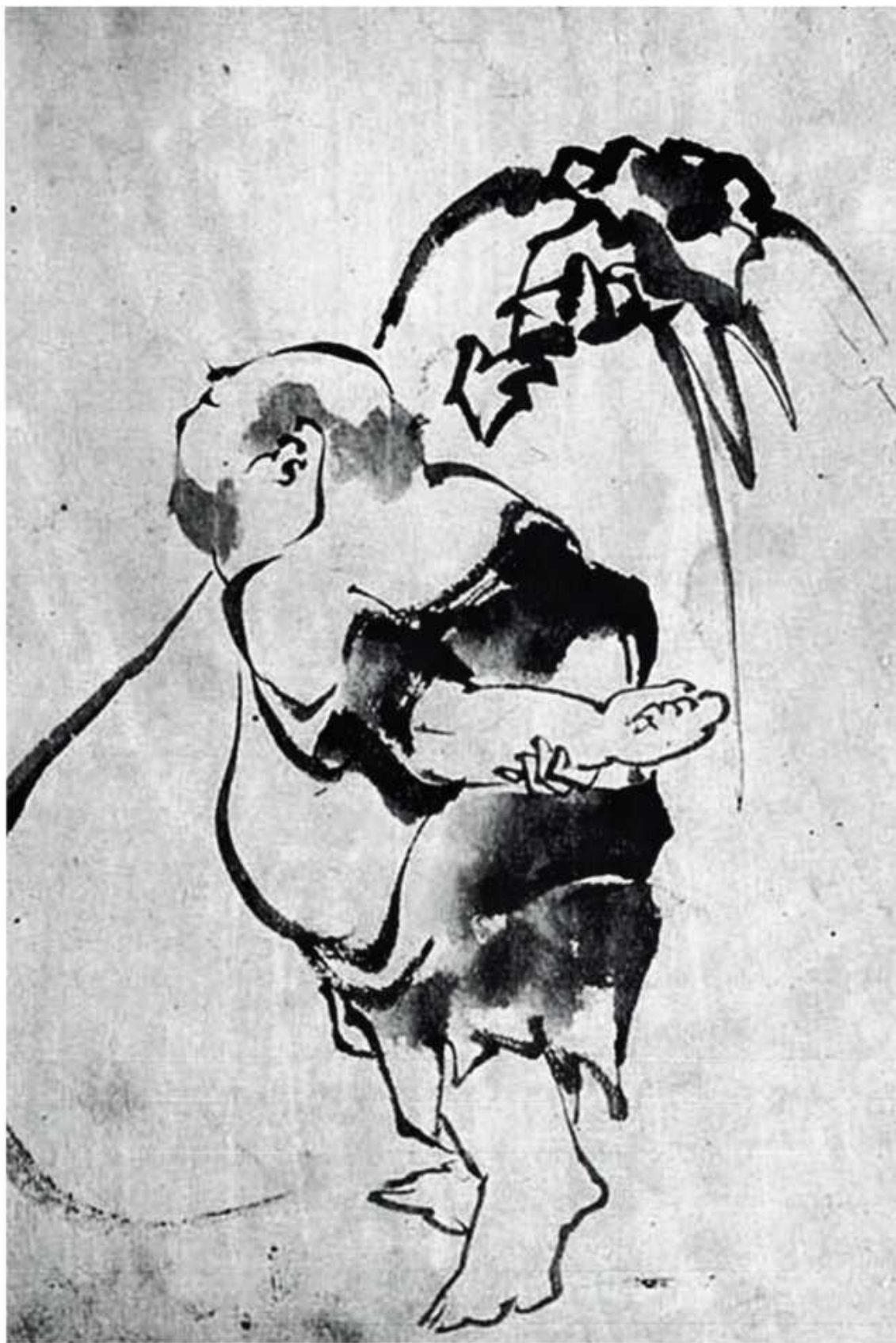
Comme j'approchai de la voiture, je vis deux flèches plantées dans le pneu avant gauche, exactement dans les deux o de Goodyear. Était-ce par un hasard malheureux ou une précision diabolique ? Je ne le saurai probablement jamais ❀

1) Titre d'un livre paru en néerlandais

2) E. Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, édité en France chez Dervy

3) Humo, 1940/ 10 novembre 1977, un périodique néerlandais

4) Après une courte recherche, nous avons découvert que Pietje avait certainement en vue Eugen Herrigel, effectivement un élève de Kenzo Awa à cette époque. Herrigel a décrit sa période d'apprentissage dans le livre « *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc* », Dervy



Il se rend sur
la place du
marché, le
cœur ouvert,
pieds nus et
riant de bon
cœur

l'art Zen, instrument de connaissance

Un maître japonais reçut un jour la visite d'un érudit désireux de s'informer sur le Zen. Le maître l'invita à prendre le thé. Il lui remplit sa tasse à ras bords mais au lieu de s'en tenir là il s'apprêtait à continuer alors que de toute évidence elle allait déborder. Le visiteur ne put s'empêcher de s'écrier :
« Elle est pleine, arrêtez s'il vous plaît. »

Jesús Zatón

A lors le maître dit : « Comme cette tasse, vous êtes rempli de vos propres idées et spéculations. Comment puis-je vous apprendre ce qu'est le Zen avant que vous ayez vidé votre tasse ? »

L'une des hypothèses fondamentales du Zen est la nécessité de se « vider » de toutes ses conceptions et théories, convictions et frustrations, préjugés et généralisations. En bref il s'agit de se libérer, de se décharger de toutes les idées préconçues ; de toutes les notions courantes devenues comme autant d'évidences sans la moindre preuve ; de la représentation dualiste des principes, des faits et des situations, de tout ce qui, apparemment, sépare les « extrêmes » comme on dit en français (bien-mal, justice-injustice, beau-laid, etc.), quoique on dise aussi en français : « les extrêmes se touchent »... Tout ceci afin de faire en soi assez de vide pour que puisse y surgir et briller la lumière de l'Être véritable caché au plus profond du cœur.

Le bouddhisme Zen fonde cette hypothèse sur le fait que tout ce qui habite le cerveau, le cœur, la conscience et l'inconscient enlève aux êtres humains la capacité de concevoir le monde dans sa réalité. Au lieu de cela, nous percevons et vivons une pseudo réalité, une réalité trompeuse, sans nous rendre vraiment compte que nous ne sommes que des formes apparentes, des êtres fictifs dotés d'un « moi » qui, par son égoïsme, nous emprisonne dans la matière, nous y égare et nous y enlise avant d'y mourir sans espoir.

La perception dualiste du monde est donc une illusion, illusion provenant de la profonde ignorance où nous sommes de la dimension spirituelle.

Car le Zen représente l'essence même de l'esprit, sa vraie nature, l'illumination. Et si l'esprit n'est pas de cette essence, il faut l'imputer au fait qu'il n'est pas encore libéré des idées fausses et des émotions trompeuses et négatives. C'est pourquoi, afin de parvenir à l'éveil, à la pénétration et à l'illumination, le Zen enseigne que l'esprit doit se trouver dans une totale liberté, un vide total ; et cela implique qu'il faut se débarrasser de tout formalisme, dogmatisme, attachement, considérations et influences externes, dans le but de retourner, libre de tout préjugé, vers l'état originel de l'esprit. Dans le soutra du *Livre de la vraie foi* du maître Sosan, le troisième patriarche après le Bodhidharma, nous lisons :

*« La Grande Voie n'est pas difficile
Pour ceux qui n'ont pas de préférences.
Quand amour et haine sont absents,
Tout devient clair et transparent.
Mais si l'on fait la moindre séparation,
Le ciel et la terre s'écartent infiniment.
Si tu veux contempler la vérité
N'aies, pour ou contre, aucun avis,
La lutte entre juste et faux est dans la conscience
C'est une maladie de l'esprit. »*

L'esprit fait sans cesse la différence entre le « moi » personnel et les « moi » qui l'entourent, entre lui-même et la Nature. De ce fait, toujours il prend parti et s'implique dans le phénoménal, les formes apparentes de la dualité.

Dans le dessein d'obtenir l'illumination, le Zen, au cours des siècles, a mis au point une méthode, il



© HUGH MCLEOD/GAPING VOID, STORMHO, EK WINERY

serait peut-être préférable de dire une « non-méthode » fondée sur la recherche de sa propre nature et l'apaisement des pensées au moyen de la méditation.

Selon le Zen il n'y a aucun but qu'il faille s'efforcer d'atteindre, aucun endroit où parvenir, étant

donné que le but est la vision du plus profond de soi-même. Bref, il s'agit d'éprouver en soi l'« homme véritable », ici et maintenant. Ce qui, suivant le Zen, nous interdit l'illumination immédiate est notre manque de confiance en nos pouvoirs, accompagné d'une fausse préoccupation des aspects



I don't understand
the color green.

@hugh

extérieurs de la religion.

A partir de telles hypothèses il est logique que le Zen ait peu de considération pour les entretiens et les exposés, ainsi que pour l'idée que la « grande voie » menant à l'illumination passerait par une perception de la nature véritable qu'il serait possi-

ble de cultiver.

Assez curieusement, le moine, dans la plupart des contes, n'atteint pas l'éveil progressivement, mais de façon immédiate, instantanée, en écoutant le chant d'un oiseau, en comprenant un koan, en entendant le cri d'un maître ou en recevant une



Les quatre réalisations (classique paravent japonais)

tape sur la tête. Car il ne s'agit pas d'augmenter ses connaissances, mais de faire le vide pour libérer l'esprit. En réalité, le mot « Zen » (« chan » en chinois) se traduit par : « silence véritable et profond » et aussi par « retour à l'esprit pur et originel de l'être humain ».

Le Zen consiste donc à vivre dans la conscience du présent, de l'instant présent, car c'est dans l'instant qu'apparaît l'Atman, l'Être spirituel véritable. Pour comprendre le Zen de façon essentielle, les maîtres disent que la première chose à faire est de renoncer à le chercher étant donné que toutes les réalisations de l'être humain ne proviennent que de l'intellect. Il serait peut-être plus juste de dire que l'on doit renoncer à chercher en dehors de soi-même comme l'affirme le maître Linji :

« *L'authentique Lumière, à chaque moment de la conscience, est l'essence même du Bouddha qui demeure au plus profond de vous.* »

Il faut comprendre ici que l'un des moyens les plus importants que confère le Zen est le *koan*. Terme qui définit une pratique mentale ayant pour objectif de faire sortir le chercheur de son fonctionnement mental ordinaire pour favoriser une autre approche de la Vérité. Au lieu du raisonnement

logique, le koan propose l'irraisonnable, l'absurde, tout ce qui s'oppose à notre équilibre et à ce qui nous porte à la logique et au rationnel, ceci afin de nous soumettre aux pensées venant du cœur. Il nous empêche d'avoir confiance en la logique et la raison, il demande que l'esprit de l'élève renonce à dépendre des paroles, de la compréhension intellectuelle afin de percevoir vraiment par l'intuition. Dans ces conditions, les méthodes d'enseignement du Zen comportent des expressions comme des cris et des claquements. Dans le recueil intitulé *Paroles du maître Zen Lin-Chi* nous trouvons ce passage illustrant cette pratique :

« Le maître frappa le pupitre et dit : Dans cette masse de chair rouge demeure un homme véritable sans lieu ni localisation. Sans contrainte il franchit la porte de votre vue, se dirige vers l'intérieur de vous-même et en ressort. Si quelqu'un parmi vous ne le sait pas : qu'il regarde , regarde ! A ce moment un moine s'avança et demanda : Comment l'homme sans point d'attache se révèle-t-il ? Le maître vint vers lui et le serra dans ses bras en disant : Il parle ! Il parle ! »

Extérieurement ce compte-rendu peut avoir l'air d'une suite d'absurdités. Il paraît ni directif

Du cœur même du peintre surgissent les montagnes et les cavernes

ni profond. Mais ce que veut dire le maître pour commencer, c'est que dans le vêtement de chair de l'élève bat le cœur de l'homme éclairé et immortel. Ce dernier entre et sort continuellement de l'homme de chair par les organes des sens : vue, ouïe, odorat, goût, toucher, intellect. Il perçoit, et il peut être perçu, car il est toujours présent, mais l'homme naturel n'en est pas conscient. Quand l'un des moines demanda : « Quel aspect a donc l'homme véritable impossible à localiser ? » et que le maître étreignit le moine et le secoua énergiquement en s'écriant : « Il parle ! » il tente de faire comprendre à l'élève qu'il est un homme véritable et que de ce fait il doit parler, c'est-à-dire manifester.

Dans le processus qui, suivant le Zen, suscite l'éveil, il y a les divers réalisations de l'art : la peinture, la cérémonie du thé, les compositions florales, les jardins de pierres, la poésie (haïku), l'art du conteur, etc. Tous ces arts contribuent à l'éveil, mais ils perdent leur valeur si l'artiste n'agit qu'en vue de sa propre considération. Ce que nous appelons l'art Zen ne produit pas des « œuvres d'art », comme on le croit souvent, mais il représente autant d'expressions transcendantes du quotidien. C'est pour-

quoi le Zen, contrairement à l'art occidental de la même période, se soucie moins de sa valeur technique que de son pouvoir de mettre en contact avec l'Esprit universel, de libérer ce qu'il a de commun avec l'Esprit universel qui imprègne toutes les manifestations de la vie.

Le peintre Zen rejette les considérations esthétiques formelles car il veut avant tout sonder le courant incessant des causes et des forces créatrices. Maître Wan Yu l'explique de la façon suivante : « *Du cœur du peintre s'élèvent les montagnes et s'approfondissent les cavernes.* »

En liaison avec la réalité, avec Dao, l'artiste agit grâce à la force qui donne la vie à la manifestation entière, car il n'est pas un « moi » isolé, mais une expression transcendante de la réalité.

Il faut ainsi comprendre que la pratique du Zen est l'un des moyens par lequel l'artiste peut parvenir à l'union avec la nature, c'est-à-dire, l'univers. Le peintre Zen n'est donc pas un chercheur car il comprend qu'il n'y a rien à chercher ; sa conscience ne poursuit aucun objectif et, assez paradoxalement, du coup il atteint le but : son intégration dans la continuité cosmique. Un texte Zen explique :

Tous les arts peuvent susciter l'illumination spirituelle, mais celle-ci perd sa valeur si on la considère comme un but en soi

« Ce n'est que si vous avez des montagnes dans l'œil que vous pouvez peindre des arbres, que si vous avez l'eau dans l'esprit que vous pouvez peindre des montagnes »

Dans le Zen, l'eau est la montagne, et la montagne n'est rien d'autre que les arbres ou les yeux. Et les images ébauchées par le pinceau se changent en moyens de pénétrer jusque dans les régions les plus profondes de la conscience. L'artiste ne fait pas que peindre, il pénètre dans le silence originel, dans le vide où les images ne troublent plus le regard. L'artiste purifie le souvenir en y effaçant toutes traces occasionnelles dans le but de retrouver l'harmonie originelle. Faire le vide dans sa conscience donne de grandes possibilités à l'artiste de même qu'apprendre à y éliminer la moindre trace de désir. Ainsi, dans le koan, la peinture a pour fonction de causer un choc permettant l'apparition soudaine d'un certain état de la conscience. Comme nous l'avons signalé, il s'agit d'une peinture représentant le paradoxal, l'irrationnel, le vide. La relation « plein-vide » (yin- yang) est présente dans les éléments formels avec lesquels le peintre travaille et, plus concrètement, dans le coup de pinceau. Le coup de pinceau, fondement du principe dynamique du travail, délimite l'espace et les relations formelles entre « plein et vide ». Un coup de pinceau épais délimite un espace, vivifie donc le concept « plein » ; tandis qu'un coup de pinceau plus léger et plus transparent représente une approche du concept « vide ».

Dans sa recherche du vide, l'art Zen tend à produire des œuvres comportant le moins possible d'éléments formels et se réalisant de façon directe et spontanée, sans possibilité de retouches. Cette

forme exige une maîtrise parfaite de la technique, mais surtout un accord étroit avec ce que l'on veut peindre, l'ensemble et tous les détails. Chaque type de coup de pinceau a un nom et un tracé particulier. Un coup de pinceau appuyé ou non, glissé, très léger ou même un coup de pinceau pour rien exprime le pouls intérieur propre à l'artiste. Cependant la technique n'est jamais le but en soi. Le peintre doit étudier minutieusement la nature, méditer sur elle jusqu'à ce que la nature le pénètre et que le premier coup de pinceau entraîne l'exécution de l'œuvre, car l'artiste Zen peint pour atteindre le *satori* et l'acte de peindre est *satori*, autrement dit, il permet de recevoir la respiration rythmique qui anime tous les êtres vivants. C'est pourquoi l'artiste n'essaie pas de reproduire la nature, mais de reproduire, dans son principe, le battement du pouls de la création universelle. On obtient le seul et unique coup de pinceau uniquement dans le vide absolu. Mais, évidemment, un tel vide n'est pas se livrer à l'inconscient, il s'agit d'un automatisme. L'enseignement du Zen exige une grande discipline et un effort évident de la volonté. Avant le premier coup de pinceau n'existe que le vide informel. Par le premier geste créateur de l'artiste, le peintre et la plénitude de l'unité s'identifient à toute la création. Car l'art de la peinture Zen veut, à partir d'un certain esthétisme, devenir un instrument de connaissance ; son œuvre finale doit être un miroir, et dans ce miroir on découvre le degré de spiritualité atteint par l'artiste ☸

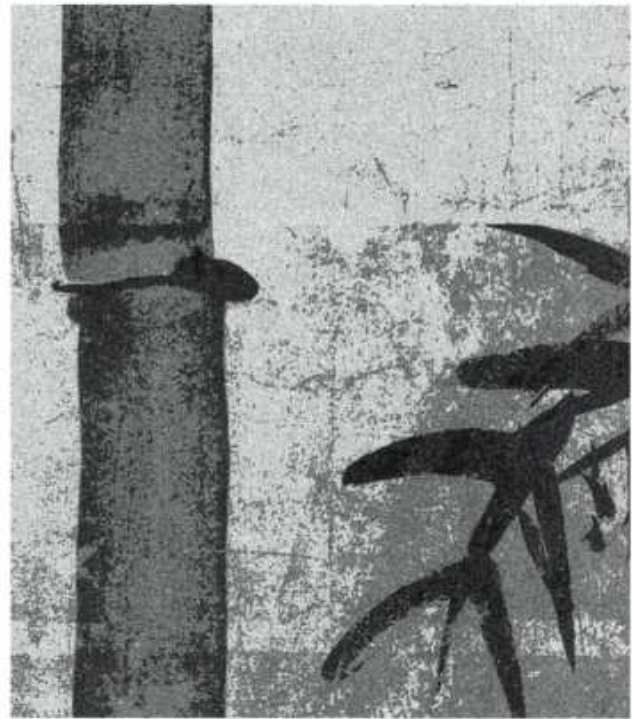
quest-ce que le Zen ?

Le Zen est l'un des mouvements du bouddhisme. Il serait né le jour où le Bouddha, sur la montagne de l'aigle, fit voir à un groupe de disciples un bouquet de fleurs de couleur merveilleuse. Dans la légende rapportée ici, il se passe des choses inexplicables et hors de toute logique formelle. C'est pourquoi on garde ce soutra pour le commencement du Zen.

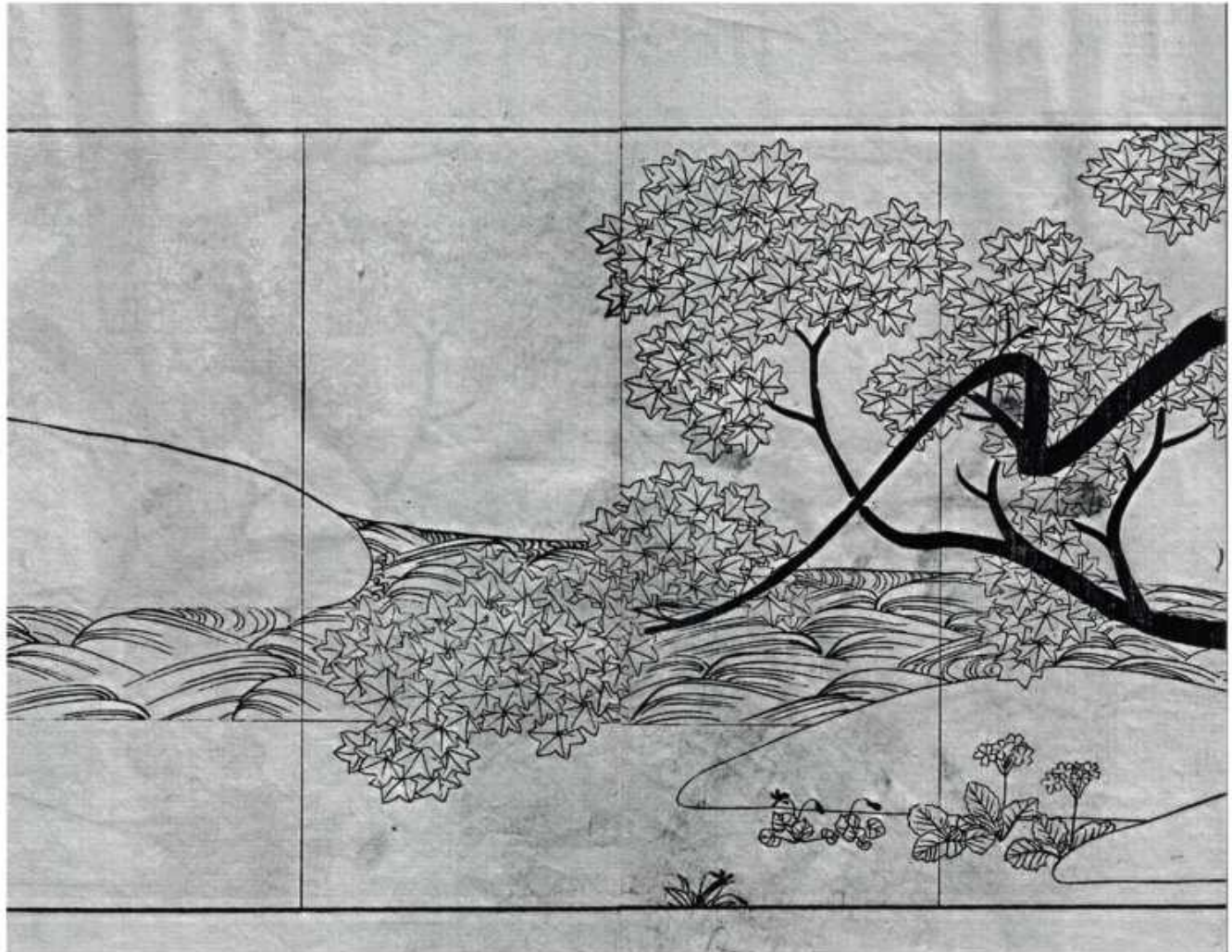
Dans le soutra intitulé « Sur les questions de Mahapitaka Brahma Raja », il est dit : « Le Brahmaraja s'en vint vers un groupe de bouddhistes sur la montagne de l'aigle et, s'inclinant profondément, offrit au Bouddha des fleurs de lotus couleur d'or (utpala). Il demanda au maître de prêcher le dharma pour le bien des êtres périssables. Le Bouddha se leva et présenta les fleurs aux dieux et aux hommes. Personne ne comprit la signification de ce geste sauf le révérend Mahakashyapa, qui sourit et fit un signe de la tête. Alors le Bouddha dit : « Je suis possesseur de l'œil merveilleux (la contemplation) du dharma, qui est le nirvana, l'Esprit, le mystère de la réalité et de la non-réalité, et la porte de la Vérité transcendante. Maintenant je le donne à Mahakashyapa. »

Ce dernier transmit cet œil (la contemplation) qui voit dans les profondeurs du dharma à son disciple Ananda.. Cela se passa ainsi : Ananda demanda à Kashyapa : « Qu'est-ce que tu as reçu du Bouddha en plus de ton vêtement et de ton bol ? »

Kashyapa s'écria : « Oh, Ananda ! » Ananda répondit : « Eh bien oui ! » Sur ce Kashyapa dit : « Veux-tu renverser l'étendard qui est près de la porte ? » Comme il lui demandait de faire cela, l'esprit d'Ananda s'éclaira et Mahakashyapa transmit le « sceau » de l'Esprit à son jeune élève. Après le Bouddha, il y eut vingt-huit patriarches connus de nom dans le Zen. Ananda fut le deuxième qui transmit le sceau de bodhidharma ; le vingt-huitième se rendit en Chine en 520 de notre ère. Ce bodhidharma était le troisième fils



d'un roi du sud de l'Inde. Après avoir étudié le bouddhisme pendant quarante ans, il devint le patriarche du mouvement Dhyana. Il voyagea pendant dix ans et arriva en 520 au sud de la Chine où il reçut l'hospitalité de l'empereur Wu (de la dynastie Liang). Il se rendit dans ce qui est aujourd'hui la ville de Nankin, où l'empereur lui posa beaucoup de questions provenant de ses propres réflexions. Lui ayant dit qu'il ne savait pas répondre à ses questions, le bodhidharma voyagea jusque dans un Etat du nord où il entra dans un cloître. Il mourut à l'âge de 150 ans. Ce



fut le premier patriarche qui transmet le « sceau du cœur du Bouddha » à son disciple ; ce dernier le transmet à son tour à ses disciples. Depuis le huitième siècle de notre ère le mouvement Zen fut de plus en plus important en Chine. Presque tous les grands temples et cloîtres appartenaient à ce mouvement, quoique le Zen en tant que foi vivante eût presque disparu.

DEUX ECOLES Au Japon il y a en ce moment deux écoles qui conservent l'enseignement du Zen : le Soto, qui remonte à l'école Ch'ing yueh introduite au Japon en 1233. Et l'école Rinzai officiellement instituée en 1191 par Yesai. Ces deux écoles proviennent de Chine. ■

Le Zen ne possède aucun livre considéré par les élèves comme faisant autorité, et il n'y a aucune prescription jugée essentielle à suivre pour le

bien spirituel. Il est dit que l'esprit du Bouddha se transmet, c'est-à-dire son esprit éclairé qui lui permettait de transmettre le contenu des livres les plus sacrés. Les maîtres du Zen pratiquent leur religion sans aucun écrit ni dogme. Dès l'origine et jusqu'à aujourd'hui ils ne s'embarrassent pas des enseignements traditionnels bouddhistes. Le Bouddha avait même obtenu cela de ses disciples il y a longtemps, comme cette citation de Rinzai le révèle :

« Oh, vous, qui suivez la voie, ne considérez pas le Bouddha comme un être arrivé au sommet. Tout comme moi, il est plein de péchés. Les bodhisatvas et les arhats se suivent tous, formant une chaîne indigne. C'est pourquoi, avec son épée, Manjusri tua Gautama tandis qu'Anglimala le blessa avec son couteau.

Oh, vous qui suivez la voie, il n'y a pas un état



Si quelqu'un cherche le Bouddha, il le manquera ; s'il cherche la voie, il ne la trouvera pas, et s'il cherche un patriarche, il ne le découvrira pas

de bouddha à atteindre. L'enseignement complet, celui des triples véhicules et des cinq sortes d'état d'être, ne représente que l'enseignement des moyens employés pour la guérison de diverses maladies ; ce ne sont pas du tout des réalités. De quelle réalité sont également les prédications ? Ce ne sont que des représentations symboliques, ce ne sont pas plus que des assemblages de lettres arbitraires. Je vous l'explique.

Oh, vous qui suivez la voie, écoutez : des personnes sans cœur s'efforcent de trouver quelque chose avec quoi travailler et qui les délivrerait de la servitude terrestre. C'est un échec total. Si un homme cherche un Bouddha, il n'en trouvera pas ; s'il cherche la voie, s'il cherche un patriarche, il ne trouvera rien non plus. »

Il est évident que les instructeurs Zen s'efforcent de rendre leurs élèves aussi authentiques et

indépendants que possible, non seulement dans leurs interprétations du bouddhisme traditionnel mais encore dans leurs habitudes de penser. Ce qu'ils détestent fortement est que l'élève s'en remette aveuglément à une autorité extérieure ou se soumettre docilement à des conventions. Ils veulent que l'élève vive de façon individuelle et inspirée. Ils donnent à son esprit toute liberté de progresser en ne s'embarrassant ni de l'idée d'un Bouddha qui le sauverait, ni d'une foi aveugle en des livres saints, ni d'une soumission inconditionnelle à une quelconque autorité externe.

Ils conseillent à leurs disciples de n'accepter aucune chose avant de l'avoir eux-mêmes reconnu pour vraie. Ils doivent rejeter tout ce qui n'est pas en conformité avec leur esprit, le sacré comme le profane. Ils proclament : ne vous attardez pas aux perceptions sensorielles, ne vous cramponnez pas à votre intellect, ne vous fiez pas au dualisme ni à son contraire ; ne vous entraînez pas à chercher l'absolu ou un dieu. Soyez vous-mêmes, et vous deviendrez aussi vastes que l'espace, libres comme l'oiseau dans l'air ou le poisson dans l'eau, et votre esprit obtiendra la transparence d'un miroir. Le Bouddha n'est pas le Bouddha, n'est ni Dieu ni aucun dieu, tout cela n'est que chicanes et jeux de mots sans signification ; seul compte la Vérité qui est en l'être humain ✪

Source : *De Geschiedenis van Zen (Histoire du Zen)*, D.T. Suzuki (1870-1966) ; et extraits de *Studies in Zen*, Rider, 1955, CB

l'art dans le Zen

L'art est un miroir qui reflète les projections mentales de l'artiste. Mais tous les arts ne sont pas conçus pour soutenir et manifester une réalité spirituelle. L'art Zen y prétend. Il veut que l'essence de la beauté et celle de la philosophie confluent afin qu'une pénétration concrète mène directement à l'expérience de l'ultime réalité : la Vérité transcendante à laquelle aspire intérieurement tous les êtres humains.

En des temps où la pensée logique n'en était encore qu'à ses débuts, et que l'intellect humain n'avait pas encore démontré sa passion pour les divisions et les classements, la religion, la science et l'art étaient étroitement unis en tant que perception et expérience. La religion sous forme d'un processus d'unification et de fusion avec le divin, la science en qualité de compréhension du divin dans la nature, et l'art comme expression du divin que les humains portent en eux mais de façon latente, ces trois aspects n'en formaient qu'un, avec le désir et la tentative de les transcender.

Mais dans la mesure où le monde objectif et la concrétisation prenaient la place de la subjectivité unificatrice, ces trois orientations commencèrent par se différencier, se séparer puis se témoigner une mutuelle hostilité.

Beaucoup de voix s'élèvent actuellement en faveur d'une vue d'ensemble qui rétablisse l'unité de ces trois disciplines pour retrouver leurs valeurs et racines communes. C'est absolument nécessaire, en effet, si l'on veut avoir quelque chance de réussir à envisager hardiment les trois questions qui se posent sur l'homme et sa destinée.

Mais est-il possible de rétablir cette unité ?

« Si tout le monde appelle « beau » ce qui est beau on pourra reconnaître ce qui est laid. »

Cette parole du Tao Te King donne l'exemple de la façon dont l'intellect, la pensée, fait la différence. La question cruciale est donc : au moment où nous sommes conscients que la science diffère de la religion et de l'art, comment pouvons-nous

saisir que ces trois orientations n'en font qu'une ? Est-il possible de réintégrer une perception unique des trois ? Et si c'est possible de quelle manière ?

On pourrait dire que ce serait possible, en particulier, par l'art, et aussi par la religion, mais non par la science. Celle-ci se développe de nos jours au moyen du pouvoir discriminatoire de la réflexion logique et se sépare ainsi d'une approche d'ensemble. Et ce faisant, elle suit une voie absolument contraire à ce que l'on nomme l'unité intuitive de la tête et du cœur. L'ancienne pensée scientifique demeurait dans la sphère de la religion ou de l'art, parce qu'elle ne passait pas encore par la réflexion objective. A présent, l'on ne s'est pas encore engagé dans la voie de la conscience religieuse cosmique, bien que les églises se vident. Mais la voie de l'art, en occident, a pris une direction qui l'écarte de plus en plus d'une telle possibilité. C'est pourquoi les chercheurs, ou ceux que trouble la dimension spirituelle, se sentent fortement attirés vers l'art oriental et en particulier l'art Zen. Beaucoup y perçoivent une orientation consciente, ou le sentiment d'une expérience qui ne peut s'exprimer par des mots ou de façon logique.

Le Zen, un courant important du bouddhisme, présente à la conscience le problème de l'illusion de nos perceptions, et fait cela de façon formelle systématique. La légende de la rencontre de Bodhidharma avec l'empereur de Chine Woe-ti, mécène et protecteur du bouddhisme, fondateur de nombreux cloîtres et très dévoué à la propagation de cet enseignement, est un exemple de





cette approche radicale. Quand Woe-ti posa la question à Bodhidharma du mérite de ses œuvres, celui-ci répondit laconiquement : « Aucun mérite ». La réponse est parfaitement évidente. Ce n'est rien de plus ou de moins que la constatation que les œuvres purement extérieures ne peuvent être

une mesure des mérites intérieures. Et ce que Bodhidharma veut faire ici comprendre c'est que les expériences de la conscience personnelle subjective ne veulent rien dire, et qu'elles n'ont rien à voir avec les perceptions et comportements objectifs. Le Zen pose fondamentalement le conflit

Le Zen affirme sans détours qu'il y a conflit entre la logique intellectuelle des polarités et le logos de la pensée spirituelle

entre la *logique* intellectuelle de la pensée discriminatoire et le logos de la pensée spirituelle. Ce logos comporte des règles synthétiques totalement différentes et trouve son expression la plus forte dans les paroles prophétiques et la poésie. Depuis des siècles, l'intellect s'acharne à comprendre ces expressions sans jamais y parvenir, comme l'exemple classique d'Achille et de la tortue.

Le *koan* et le *haiku* sont sous ce rapport des paradigmes de la manière dont le subjectif, impossible à traduire par la parole dans toute son intensité, le permet au moyen de quelques petits mots qui sont comme les suggestions ou catalyseurs de la liaison subtile avec le sujet sous-entendu. Le koan est un mot, un sens, un dialogue ou récit dont se servent les élèves du bouddhisme Zen pour parvenir à l'illumination. Un haiku est un court poème, l'expérience d'un instant, composé librement de trois lignes de 5, 7 et 5 syllabes.

Le dernier obstacle à vaincre réside dans la dualité entre la voie et le but ; dualité si familière à la pensée rationnelle occidentale et si catégoriquement rejetée par le bouddhisme. Car celui-ci ne connaît pas de but à atteindre et n'exprime qu'un seul des deux éléments contraires. Pour lui, Il n'y a pas de but, il y a juste la « voie ».

Telle est la position, le point de départ de tout ce qui a précédé, et qui s'inscrit dans le sentiment

cyclique du temps, en opposition avec le temps linéaire de la culture occidentale. Au centre, ne restent que le mouvement et le temps. Hors du centre tout est cyclique et donc sans fin. Et comme il n'existe ni commencement ni fin, il n'y a pas de but à atteindre.

Partant de là, l'on est en mesure de vivre chaque moment précis comme un tout et de parvenir à la conscience universelle d'une façon ou d'une autre. Et l'on perçoit cela très clairement dans la peinture de l'art Zen. D'où vient l'intensité que nous ressentons sur le moment, la passion ardente et extraordinaire de l'artiste, que n'expliquent ni le thème ni le motif de sa peinture ?

L'impression est celle de la contemplation de l'univers entier dans une tasse de thé fumante ☸

le Zen, intuition et art

Un survol des œuvres des plus éminents peintres de l'art Zen nous apprend que cet art appartient à une école, à un style spécifique. Il serait plus juste de dire que certains artistes, dont des moines pratiquant le Zen, essayèrent de transmettre leur propre vision et leur philosophie par leurs œuvres.

Les diverses manifestations de l'art Zen frappent par leur peu d'uniformité de même que par les différentes phases de l'œuvre d'un seul et même artiste.

Mar López, Zen-instructrice

Par exemple, les paysages de Sesshu (1420-1506), dans sa première période, sont mouvementés, le coup de pinceau est tendu, le trait, aigu, élégant. Alors qu'à sa maturité (il a soixante-seize ans) son travail est empreint d'une esthétique spontanée, raffinée et très puissante. Les tableaux de Sesshu (qui versa dans l'esthétique japonaise de la période Muromachi) comparés à ceux d'un autre grand représentant de l'art Zen, le moine Sengai (1750-1837) ne présentent pas de réelle opposition ; ceux de Sesshu suggèrent un espace, une atmosphère, et ceux de Sengai une abstraction conceptuelle raffinée. On ne saurait dire que l'art Zen représente une tendance formelle spécifique. Le style de Sumi-e, tel qu'on le cultive en Occident, n'y est pas apparenté et se situe plutôt aux antipodes.

Une deuxième question s'est posée au moment où j'ai mis en chantier une série de photos inspirées par l'art Zen. Il me fallait trouver une forme esthétique exprimant ma propre vision de la nature. Il m'apparut que je ne pouvais me limiter à suivre les modèles anciens, et encore moins les stéréotypes du pseudo-art Zen. Je ne suis d'ailleurs ni un moine ni un ermite, et mon conditionnement social et culturel diffère considérablement de celui de ces artistes qui nous ont légué des œuvres extraordinaires.

Une troisième question : celle de la technique. La tradition veut qu'un peintre Zen travaille avec des pinceaux en poils de loup, ou quelque chose d'approchant, avec de la peinture noire ou de couleur sur du papier de riz ou de la soie, à quoi l'on ajoute des inscriptions, des sceaux et

autres éléments. Les mélanges des couleurs, leurs nuances, le poids du pinceau, sa pression sur le papier, la forme du trait, constituent la base de la technique de la peinture traditionnelle d'extrême-orient.

Quant à la réalisation de mes œuvres, elle emploie d'autres moyens et d'autres supports, et concrètement un appareil photo et un ordinateur. La question que je me pose maintenant est très simple : si un moine Zen de la période Muromachi avait eu de tels appareils à sa disposition, les aurait-il utilisés pour créer ses œuvres ? Question de pure rhétorique car la réponse, à mon avis, serait un « oui » franc et massif. Le Zen est sans dogmes, il ne veut imposer a priori aucune conception ni aucune vérité, mais il conduit à l'expérience personnelle. Ainsi, pourquoi m'imposerais-je des limites techniques alors que la technique n'est qu'un moyen d'atteindre un but ? Ayant examiné ces deux questions et après les avoir résolues plus ou moins bien sur le plan conceptuel, il me restait à aborder le plus important : l'essence du Zen et sa suggestion par l'art. Je trouvai une indication des plus éclairantes dans un vieux manuel sur la peinture Zen : *Le Jardin de la Graine de Moutarde* du Maître Lu Ch'ai qui dit ceci : « Celui qui apprend à peindre doit d'abord établir le calme dans son cœur, ainsi aura-t-il l'esprit clair et la conscience élargie. »

Un tel précepte est en total correspondance avec la réforme de sa vie que préconise l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or. Pour elle, le cœur peut être non seulement le siège de sentiments



Sculpture zen sur métal, Le seul et unique Soleil, Ryand

très purs mais aussi le point de contact avec l'Être intérieur. Le problème est que notre cœur est si encombré de désirs égocentriques qu'il aspire sans cesse à des soulagements immédiats et des satisfactions matérielles. Nos émotions et nos sentiments n'arrêtent pas de fluctuer de la gratitude à l'indifférence, de l'amour à la haine.

Le Zen propose d'établir le calme dans le cœur en tant que base de l'apprentissage de la Peinture. Cela implique de se libérer de la dualité, de la loi des contraires, le bien et le mal de ce monde. Selon moi, cela n'est réalisable pour commencer que par notre « éveil », puis notre union avec cet Être intérieur qui habite en secret au plus profond de nous.

Comment parvenir à la paix intérieure qui ne règne pas en nous ? Comment atteindre au silence ? Il y a, certes, un grand nombre d'exercices et de pratiques à cette fin, mais l'âpre réalité est que cet état est impossible à atteindre tant que le divin en nous, ce qui est étranger aux désirs et à l'agitation de ce monde, n'est pas éveillé. Que l'on me comprenne :

je ne dis pas que la méditation, par exemple,

ne puisse contribuer à l'obtention d'une telle conscience, mais que toutes les pratiques, y compris la méditation, ne sont que des procédés sans grand effet tant que l'Être intérieur véritable n'est pas éveillé, car le cœur continue alors à convoiter ce qui lui est inhérent : des choses qui n'appartiennent qu'à ce monde.

Dans l'œuvre du maître Lu Ch'ai, j'ai trouvé d'autres clés, transmises dans le passé aux apprentis de peinture Zen, et que j'ai utilisées. Ce maître japonais insistait sur l'importance de la répétition, qui, à force, permet au pinceau de remonter spontanément sans avoir besoin d'y penser. Il n'est pas question, évidemment, d'établir ainsi des normes mais de libérer l'esprit des vaines préoccupations et d'arrêter le flot des pensées incontrôlées qui nous assaillent inlassablement. Grâce à la maîtrise, la technique ne joue plus aucun rôle et l'artiste parvient à une expression fluide et naturelle. Ce principe s'avère fondamental non seulement dans l'art Zen mais en toute forme d'art, pour une création sans entrave ni conditionnement. L'artiste doit se placer au-dessus de la technique en la maîtrisant pour que sa pein-

Il s'agit d'une expérience intuitive où chaque coup de pinceau s'applique selon un rythme harmonieux relié au battement du cœur de l'univers

ture apparaisse comme une extension naturelle de sa conscience. En plus, il doit se former une idée d'ensemble, aussi précise que possible, de ce qu'il veut exprimer, de sorte que les doutes et les angoisses ne fassent pas obstacle à l'accord parfait entre la main, la tête et l'âme.

L'artiste Zen observe attentivement les relations entre l'être humain, la nature et la réalité supérieure. Il parle de l'identification à la nature : « Avant de peindre un bambou, fais-le pousser en toi, » dit le maître éminent Su Dougpo.

Il est certain que l'être humain ne peut observer que la réalité qu'il a déjà expérimentée intérieurement. De même que l'on ne peut atteindre à l'illumination si elle n'est pas déjà présente au plus profond de nous, de même un artiste ne peut représenter la nature en ses différents aspects et manifestations s'il ne l'a pas déjà intégrée. Il est très important que l'artiste perçoive que son regard est créateur de ce qu'il observe. Le problème vient de ce que notre perception n'est pas fermement établie dans l'unité mais dans ce qui est fragmenté, la dualité. Il faut voir en nous le bambou pousser avant de pouvoir le peindre. Mais, pour cela, doit se produire une fusion entre l'observateur et l'observé, entre l'homme et la nature. Et pour que cette fusion se fasse il ne faut plus concevoir la fragmentation et la dualité, mais se former une âme rendant possible la liaison entre la conscience naturelle et la conscience divine. Comprenez que l'artiste Zen ne prétend pas peindre la nature mais l'éveil d'une énergie intérieure qui ne fait qu'un avec l'univers et que, faute de mieux, nous appelons l'âme. Ce terme

recèle maints aspects et maintes qualités, mais l'on peut dire, au fond, qu'une âme se forme uniquement quand commence à pulser, intérieurement, la substance primordiale qui donne forme à l'univers : la « mater ».

L'artiste se sent être un organe du gigantesque corps de la terre « mère », et il observe dans cette unité la fusion avec la nature supérieure, avec cette part de son être qui transcende la matière. Il s'agit d'une expérience intuitive où, dans le silence, l'apaisement de l'esprit, chaque geste, chaque coup de pinceau prend un rythme qui s'accorde à la pulsation de l'univers.

La croissance du bambou dans l'âme connaît différentes phases. Au début, l'artiste se sait introduit dans un corps cosmique qui le nourrit, qui, à la longue, l'aide à se développer. Parvenue au plan supérieur, la conscience de l'artiste fusionne avec ce qui n'est déjà plus lui-même mais qui est en lui le Tout Autre, l'Être divin intérieur. Cette expérience requiert des conditions particulières ; il y faut non seulement beaucoup de sensibilité mais aussi une souplesse mentale et de l'intuition. Intuitions et motivation sont intimement reliées entre elles. Etant donné que l'artiste Zen fait rarement des croquis et études préalables, et qu'il ne prend pas la nature sur le vif, son travail est en fait une récréation dans son atelier, après une observation poussée de son modèle.

En résumé, l'artiste Zen ne restitue pas ce qu'il saisit dans l'instant, dans un moment qui passe où se manifeste une atmosphère particulière. Il ne cherche pas à rendre ce qui est transitoire, fugitif, mais à pénétrer l'essence même de la nature et



sa portée au-delà du temporel. Cette quête de l'intemporel ne signifie pas que l'artiste ne puisse pas peindre le « moment présent », la seule réalité au moment où son œuvre prend forme (comme dans le haïku, la poésie Zen). Dans sa fusion avec la nature, il résout mentalement les multiples transformations de la nature. Quoiqu'il mugisse avec la tempête, se déchaîne avec le vent, chante avec le gazouillement des oiseaux et imite le vol bruissant des libellules, qu'il se sente renaître avec une fleur d'amandier en bouton et meurt avec la feuille sèche qui tombe de l'arbre, il éprouve ces

expériences et leurs mystères uniquement parce que, au plus profond de lui-même, il a trouvé le centre silencieux, le vide sacré à partir duquel il sent tout mais n'est touché par rien. Dans ce calme et ce silence, l'artiste vit l'expérience de l'art dans son pur rayonnement esthétique, comme une source de nouvelles perceptions et de véritable connaissance ☸

la valeur personnelle

Dans tous les temps, et dans tous les courants de pensée, la valeur de l'homme a toujours été considérée comme relative. Tantôt il est comparé à un dieu au plus profond de la conscience, tantôt à un insecte heureux tant qu'il ne s'est pas fait piétiné. Ces deux situations extrêmes sont à la fois affaiblies et confirmées par des expressions telles qu'avoir conscience de soi et de sa valeur personnelle, montrer du courage ou de la modestie, de l'humilité et de la soumission.

Et nous passons de l'une à l'autre de ces deux rives du fleuve que nous nommons la vie, n'éprouvant ni ne discernant jamais réellement son flux, ce qui est une notion abstraite ; et nous passons de la regrettable « indignité » à la prometteuse « éléction » avec, entre les deux, la crainte et l'espoir.

Dès la naissance, nous sommes embarqués dans un train avec un ticket nous envoyant en ligne droite jusqu'à la station appelée « Sécurité Sociale », muni du bagage nécessaire à un bon bourgeois pour faire le voyage jusqu'à la « bonne fin ». La « bonne fin » dépend donc de la ligne qui nous fait arriver à bon port.

Quoi qu'il en soit, on attend beaucoup de nous étant donné les trois dons reçus à notre accueil chaleureux sur cette terre :

1. Le corps (dénommé aussi « véhicule »)
2. la connaissance et
3. L'aspiration ou motivation.

Cet ensemble exige, sous une forme ou une autre, que chaque nouvel arrivant sur cette terre, a le devoir de : « rendre ce monde meilleur », ce qu'aucun être humain n'a encore réalisé.. C'est pourquoi il est peut-être bon de revoir de près son triple capital de départ.

Le corps est sans doute un merveilleux instrument – n'en discutons pas – mais il fait son petit bonhomme de chemin et au moment le moins opportun voilà qu'il se sent fatigué, qu'il tombe malade et qu'il finit par tout abandonner.

Notre forme matérielle apparente demeure aussi imprévisible que contestable. Shankara, un maître hindou du septième siècle, décrit ainsi l'être humain : « un agrégat de matières trompeuses et

abjects », mais néanmoins « éveillé à la vie [...] et servant d'instrument expérimental en ce qui concerne Atman. » Il est manifeste que nous avons reçu ce corps pour en faire usage et participer à quelque chose.

Sous l'étiquette « connaissance » on classe toutes les sciences et expériences rassemblées jusqu'à présent par l'humanité, tout ce que nous ont transmis nos prédécesseurs. Dans un recueil, relevons cette citation laconique : « L'expérience est le nom que nous donnons à la somme de nos bêtises. » Cette somme nous est donc généreusement attribuée en tant que bagage de voyage, dans l'espoir que nous en tirerons quelques leçons. Mais le faisons-nous ? La grande constante de l'histoire, c'est la guerre, la guerre sur les champs de bataille tant inférieurs que supérieurs. Et on en tire généralement la conclusion que la guerre est insensée et ne résout rien. Etes-vous de cet avis ? En Belgique, sur une plaque commémorative est gravée cette remarque d'Albert Einstein : « Je ne sais pas avec quelles armes on fera la troisième guerre mondiale, mais je sais lesquelles on emploiera pour la quatrième : des pierres et des bâtons. » Voilà ! mais qu'est-ce qui en sait vraiment plus sur ce monde ? Il semble que toutes nos connaissances et expériences s'échouent devant une barrière structurelle de notre conscience. Qu'est-ce qui nous empêche donc d'acquérir un meilleur savoir ? Cette question nous met en présence de notre troisième bagage : nos aspirations. Qu'est qui nous mène ? Superficiellement, il ne faut pas chercher bien loin. Les faits et gestes sont, en gros, déterminés

physiquement et mentalement par nos besoins, ambitions et capacités personnelles, sous l'impulsion de la conscience collective, ainsi que d'après la situation socio-culturelle et économique attribuée à chaque arrivant suivant ses talents en vue de son évolution supérieure.

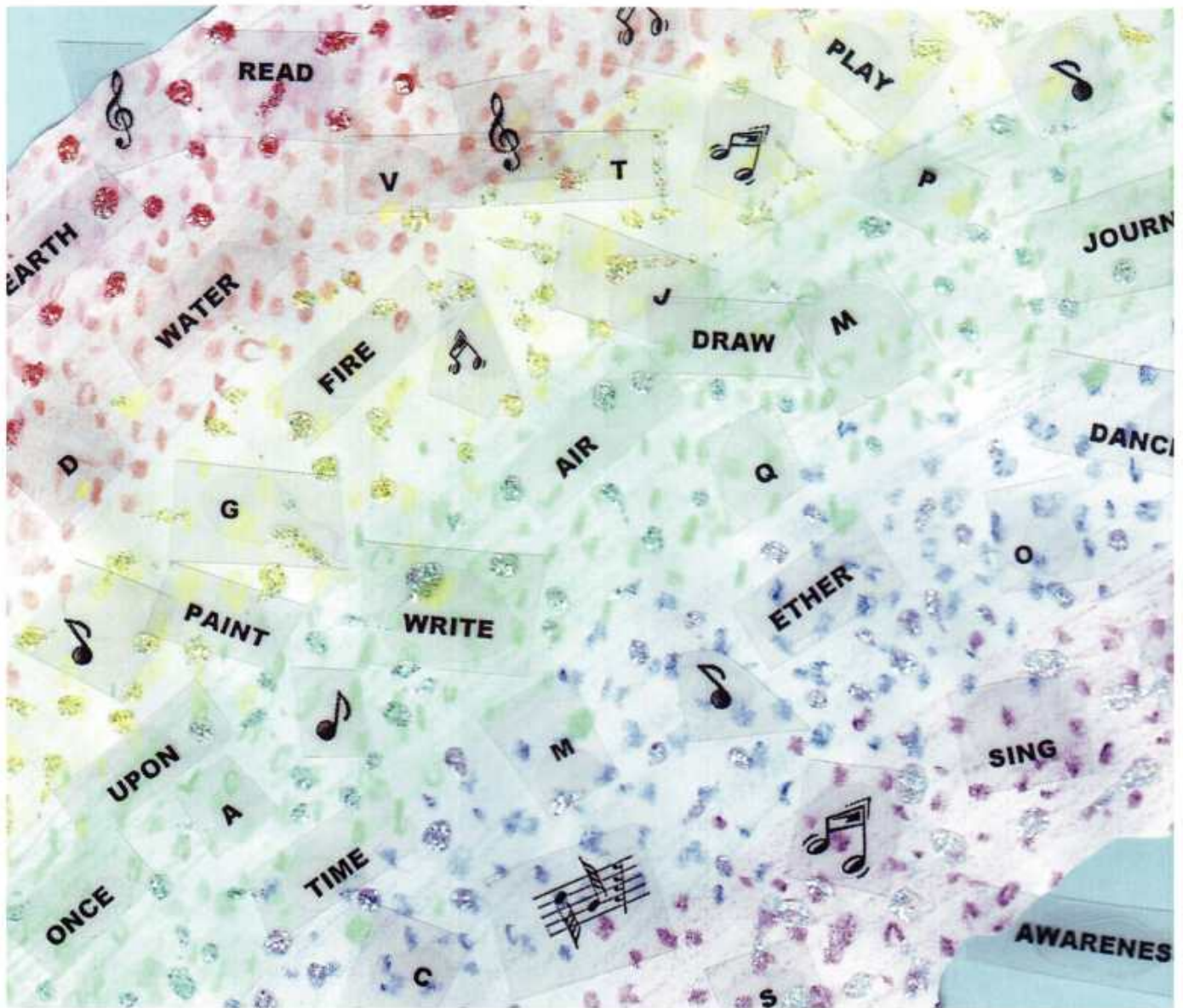
Des signes montrent-ils que c'est en effet le cas ? L'acquis de la race humaine ne doit pas être sous-estimé, mais comment savoir si l'athlète d'aujourd'hui est vraiment plus fort ou plus rapide que celui d'hier ? En savons-nous vraiment plus que nos ancêtres ou avons-nous trouvé d'autres combinaisons avec les mêmes matériaux de construction et redécouvert l'eau chaude ? Et cette contribution est-elle nouvelle sous le soleil ? De cette confrontation complexe avec la question de savoir dans quelle mesure nous avons contribué au bien de la société naît un sentiment de sa propre valeur personnelle, de l'estime qu'on a pour soi, intérieurement et extérieurement. Il en résulte une image de soi, une conscience de soi, un « moi ». Et ce « moi » est en relation avec la conscience collective, le fournisseur du capital de départ, et pose à son tour ses exigences. Malheureusement, la prétendue valeur personnelle que nous avons jusqu'ici éprouvée n'est souvent qu'un capital fictif ; et comme ni le corps et la personnalité, ni le savoir et la valeur personnelle, ni l'aspiration n'ont réussi à « améliorer le monde », la mesure de notre valeur descend à toute vitesse jusqu'au point zéro. Et nous dissimulons ce triste zéro en arguant de prétendus complexes, angoisses ou déprimés – ou bien c'est la cause de l'alcool, de la drogue, d'internet, autrement dit de la fuite de la dure réalité. Et pourtant on peut tout de même trouver quelque chose de nouveau sous le soleil car, rien ne s'y perdant, tout développement est susceptible de nous mener à un point où il est possible de découvrir un nouvel horizon. Fuir le monde peut changer complètement nos opinions, et nous faire faire une exploration consciente du but et des possibilités de ce monde.

Il est un axiome bien connu : l'homme est double, tout comme il y a deux ordres de nature, la nature terrestre ordinaire et ce qu'on appelle le Royaume des Cieux ou le monde immuable. Ainsi habitent en nous deux âmes. L'une est l'âme animale où âme-sang, le système directeur fondamentale qui nous fait naître. Cette âme nous oblige à frayer notre propre chemin à travers le monde matériel et la société, dans nos relations avec nos semblables et la nature ; et enfin, à la maturité, à orienter notre chemin de façon de plus en plus élevée. Ce système directeur n'est donc pas statique, il a pour objectif un certain enseignement, processus qui doit nous mener à la découverte du principe des deux ordres de nature fondé sur un tout autre système permettant, dans le meilleur des cas, d'acquiescer l'« âme-esprit ».

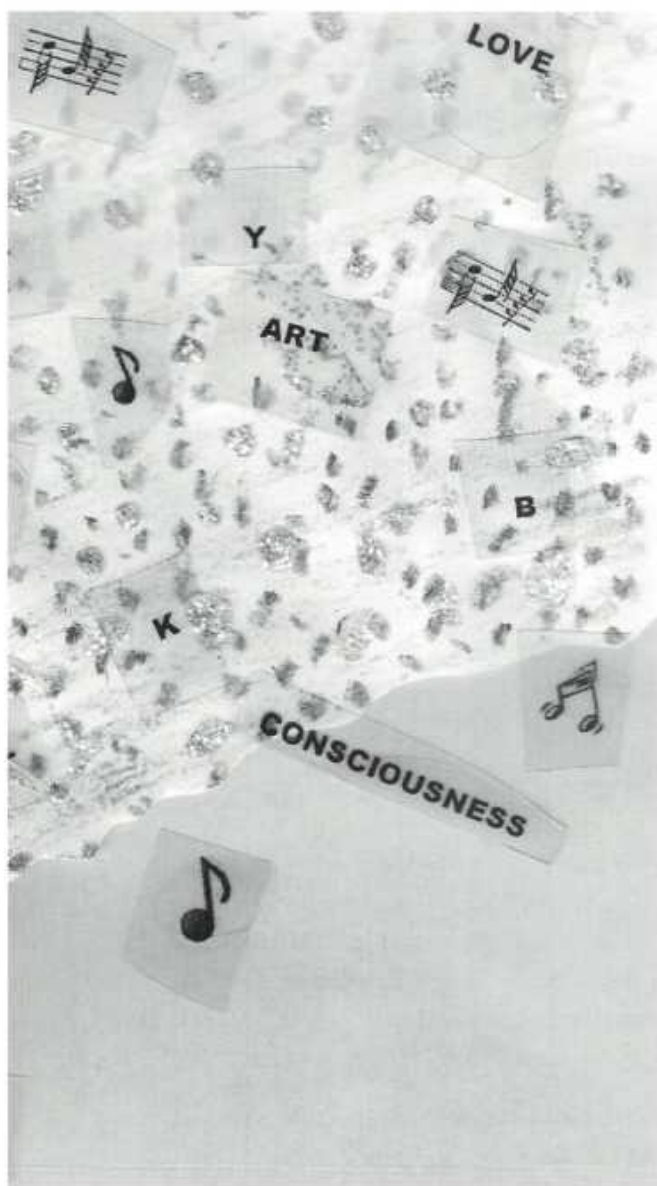
Nous pourrions définir ce phénomène comme l'obtention d'une nouvelle conscience, mais une conscience reposant sur une mentalité et sur un comportement que n'expliquent ni l'éducation, ni la tradition, ni les études, bien qu'évidemment il y ait un certain rapport. On pourrait dire, par exemple, que deux voix font entendre la même chose : « Tu ne mourras pas ! », mais la voix de la nouvelle conscience qui nous dit cela est sur une octave bien supérieure à celle de la conscience ordinaire. Et à l'instant, nous reconnaissons comme une évidence que nous possédions depuis toujours cette nouvelle conscience, qui n'a rien à voir avec la conscience des principes moraux ordinaires ; que cette nouvelle lumière se dissimulait dans une partie ténébreuse de notre pouvoir mental. Mais l'éternité n'ayant pas de limite, un jour nous finissons par entendre le programme dont nous étions ignorants et qui, sur beaucoup de points, remet en question l'ancienne morale, la complète et la transcende.

Tout commence par la conscience de soi. Qui suis-je ? Par exemple la pensée d'être autre chose qu'une simple copie de nos prédécesseurs et que, portant un bagage léger car vide, nous sommes

L'arc-en-ciel de la créativité, Thalia



Une nouvelle perception de couleur non sensorielle ;
un nouveau savoir non intellectuel ; une nouvelle
motivation intérieure dénuée de toute orientation
sociale ou intérêt personnel



en route pour nulle part. Nous distinguons en nous quelque chose d'original, une valeur personnelle spécifique dépassant de loin ce qu'un « moi » peut appréhender. Ce n'est qu'une impression mais elle nous fait bifurquer. La compréhension de notre impuissance à vivre concrètement ce que nous savons et croyons peut mener à la modestie, à l'humilité. Il s'agit d'un calme méditatif, de la « traversée du désert ». Nous y découvrons, d'une part, l'opportunité d'enfouir dans le sable le bagage de nos prétendus talents et frustrations et, d'autre part, la chance que dans ce calme et ce silence apparaisse une autre valeur, une autre réalité.

Nous entrons alors dans la phase vivante et propulsive du renouvellement : l'acquisition d'une nouvelle perception non sensorielle ; d'un nouveau savoir non détourné par l'intellect, d'une nouvelle motivation intérieure n'ayant rien de social ni de personnel. Car, en profondeur, sous le sable du désert, coule une source désireuse de nous éveiller à la réalité vivante, où le renoncement passif, la fausse humilité et la voie de la moindre résistance peuvent se transformer en humilité active ainsi qu'en une propension à servir. Cette piste de retour fait admettre les limites de nos pouvoirs naturels et réduit raisonnablement nos prétentions.

Nous voyons que nous devons mettre tous nos pouvoirs au service de la réalité nouvellement découverte. Et le nouveau capital et la nouvelle motivation se greffent sur l'ancien capital et l'ancienne motivation quoique ces deux semblent alors bien médiocres et déficients ❀



En ce temps de crise et de grandes turbulences mondiales il faut revenir sans cesse au sujet de la véritable destinée humaine. Est-ce simplement celle d'une vie éphémère plus ou moins supportable vouée à une mort inéluctable ? ou bien à une évolution, jugée impossible par les matérialistes, celle d'une aventure spirituelle victorieuse de la matière, comme l'on toujours pressentie tous les grands spiritualistes depuis des temps immémoriaux ?

L'impossible serait-il possible ?

C'est pourquoi nous recommandons en conclusion de ce numéro 2 du Pentagramme de l'année 2009 la lecture et relecture périodique des cinq *Conférences d'Aquarius* (l'ère du Verseau) de J. van Rijckenborgh, fondateur et Grand-Maître du Lectorium Rosicrucianum, L'Ecole Spirituelle mondiale de la Rose-Croix d'Or, continuateur, en notre temps, de tous les grands spiritualistes en question :

1. *Le Vêtement de Lumière de l'Homme nouveau*, Bilthoven, 1963
2. *La Fraternité mondiale de la Rose-Croix*, Calw, 1964
3. *Les Signes puissants du Conseil de Dieu*, Bad Munder, 1965
4. *Le Chemin libérateur de la Rose-Croix*, Bâle, 1966
5. *Le Nouveau Caducée de Mercure*, Toulouse, 1967

Car les temps sont mûrs pour un revirement fondamental des facultés de l'être humain : c'est-à-dire de ses pouvoirs instinctifs, passionnels et intellectuels, qui ne paraissent décidément pas en état de le sortir de sa misérable condition humaine, cela afin qu'il se retourne vers l'intérieur de lui-même où il doit trouver la perle, le trésor caché, la lumière de la connaissance véritable et totale, accomplissement d'une promesse à lui faite depuis l'origine même de l'univers.

Ces fascicules, ainsi que l'œuvre monumentale de J. van Rijckenborgh, sont en vente aux *Editions du Septénaire*, rue Tourtel Frères, 54116 Tantonville, France.



« L'Esprit parle à l'être humain dans le cœur. C'est pourquoi tout élève sérieux de la Gnose tendra vers une septuple purification véritable du cœur. Lorsqu'il se purifie ainsi, la lumière peut faire en lui sa demeure. En conformité avec cette septuple purification, les sentiments changent de même que les pensées et les activités. Tout ce que l'élève fait est alors pur et, pour commencer, il entre dans la sphère du Bien, ce qu'Hermès définit comme la véritable croissance de l'âme. »

J. van Rijckenborgh